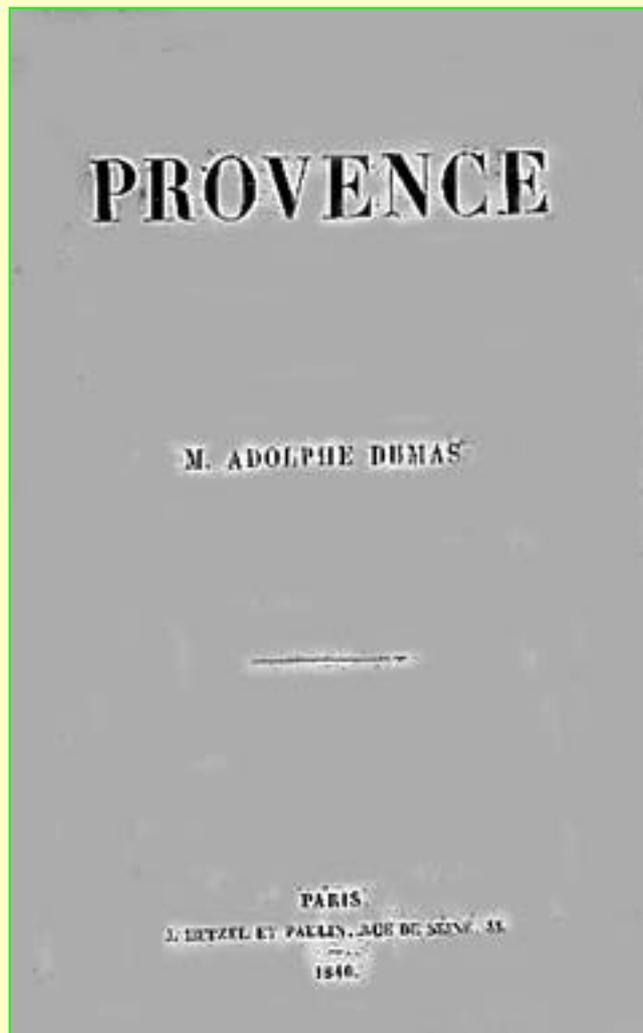


Adolphe Dumas

PROVENCE



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

A M. DE CHATEAUBRIAND.

MONSIEUR,

Vous lirez à deux fois cette préface qui vous vient de si loin, et qui va de mon berceau au delà de votre tombe. Quel rapport, en effet, entre vous et ce livre, entre, tant et si peu de chose? Failes comme Dieu, monsieur, rétablissez l'échelle idéale qui unit la mousse des bois au séraphin; cela ne se voit pas Dieu le sait seulement; et cela suffit à la mousse des bois.

Ne croyez pas cependant que je n'aie d'autre raison que de vous distraire d'une page de nos mémoires sacrés. Je sais trop combien les grandes annales des Pontifes font faute à l'histoire romaine pour vous dérober un instant et à nous des siècles. Je donnerais tout ce que j'écrirai jamais pour la seconde Décade de Tite-Live. Vous voyez monsieur que je suis une part très-petite et très-respectueuse aussi de votre gloire. Je suppose que vous lirez ceci au moment où vous posez la plume à l'instant qu'on peut donner à quoi que ce soit à tout et à rien. Mes humilités ainsi offertes, permettez-moi de vous laisser croire aussi que j'ai dans la conscience autre chose que des péchés et des fautes; après les aveux de la confession reste l'âme toute pure, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur dans l'homme.

Cette préface est une pensée presque vôtre; pensée omise et que j'aurai défigurée, sans doute, de celle qui vous fut venue, si vous y aviez songé. Votre étude de Milton et votre essai sur la poésie en Angleterre vous ont conduit jusqu'à nous. Arrivé là vous vous êtes tu comme les anciens oracles, et vous avez gardé toutes les vérités.

Pourquoi, Croyez-vous que nous ayons assez de lumières et que nous soyons assez sûrs de notre avenir pour nous passer des prévoyances des derniers prophètes? Supposez donc à votre tour que le hasard m'a fait retrouver cette Décade perdue dont je vous parlais tout à l'heure et que je vous la rapporte très-humblement, sans pouvoir lui rendre ni votre gloire ni votre nom.

La poésie française n'est pas ancienne, si nous nous arrêtons avec le bon goût d'Horace au fumier d'Ennius. Nous parlions *roman* encore hier, et c'était encore hier le *renouveau de la douceur d'été*; — et enfin *Malherbe vint*. — Voilà toute l'histoire; et Malherbe est venu en 620, c'est-à-dire il y a deux cent vingt-neuf ans.

S'il ne s'agissait que de la langue, de l'hémistiche, du tour et de la période, les plus simples décideraient les plus graves questions: il suffirait d'une lecture d'un mois. Mais, comme les lettres, prose ou poésie ont un sens, la forme n'est pas seule; il y a un germe en toute chose avant la fleur et le fruit.

De moribus Germanorum veut dire *de la Civilisation des Germains*. Les mœurs d'un peuple font sa vie et font aussi ses arts et sa littérature.. Les chroniques de France des

abbés de Saint-Denis ne renferment pas un mot qui ne puisse être lu sur l'autel, le jour de l'Annonciation de la Vierge, et Brantôme écrit les mémoires des filles publiques; Malherbe chante au Louvre et Régnier — où Boileau n'ose pas le suivre. Telles mœurs telles lettres.

Jusqu'à Henri IV, au milieu de cette grande tragédie du seizième siècle qui *fin*it, *comme les comédies, par le mariage d'un moine*, le savant c'est Montaigne; le prêtre c'est Rabelais; le gentilhomme, c'est Brantôme; et le poète? il faut le répéter dans un sens plus profond: *enfin Malherbe vint*.

Revenez, mes amours, ma belle est revenue!

Pourquoi Boileau n'a-t-il pas remarqué qu'un vers de Malherbe, jeté au milieu de cette débauche d'esprit et de cœur, s'exhalait en parfum comme un grain d'encens. Boileau s'occupait de la langue.

Henri IV meurt, et laisse derrière lui une littérature de pamphlets. Vous avez encore le dégoût du sang de Blois du sang de Sainl-Cloud, du sang de la rue de la Féronnerie, des placards des proclamations *des vers divulgués ce matin*, et de la *Satire Ménippée Attendez...*

Il se fait un travail inaperçu dans la société: la guerre civile et la débauche passant des mœurs dans les livres et des livres retournant dans les mœurs, vont corriger subitement tout le monde. Il se forme dans Paris une société de *princesses grecques* en insurrection contre Rabelais, Montaigne, Brantôme et le reste. Le premier volume de *l'Astrée* (1610, je crois) est un manifeste, et son succès la mesure de l'événement. *La Clélie* et le *Cyrus*, n'en voyez que le jet sont aussi des protestations. Merveilleux instinct de cette France, dont on peut dire, comme d'une honnête femme, que sa bonne nature la sauve toujours.

Cette révolte fut si générale qu'il faut y comprendre jusqu'à la *grande frondeuse* qui finit la guerre civile par des pastorales et qui dicte à Segrais (le berger Segrais !) la *princesse de Paflagonie*, madame de La Fayette qui écrit *Zaïde* et *Cléve* sous le doigt de madame de Sévigné, et un évêque d'Avranches qui résume la poétique de toute cette révolution du roman et du cœur. Vous voyez pourquoi *tout Paris pour Rodrigue a les yeux de Chimène ?*

Le mouvement est donné, il produira Racine en 1660. Toutes ces femmes du poète ne sont pas aussi grecques que vous croyez. Je me figure ce jeune homme de vingt-cinq ans, plein de Port-Royal, de Saint-Cyran et de saint Augustin, assis toute une soirée entre madame de Lafayette et mademoiselle d'Aubigné, et lisant pour la première fois dans les seuls livres qu'il n'ait pas lus ? la beauté et la grâce vivantes, pendant que Ménage et Huét font passer sous les yeux toute l'antiquité. Ce jeune homme timide, et qui n'a pas dit un mot, rentre chez lui avec le cœur gros, c'est-à-dire avec Andromaque ou Esther dans le cœur.

Vous savez toutes ces choses mieux que moi, monsieur; mais ce que vous ne pouvez pas aimer plus que moi, c'est cette douce intimité de la beauté et du génie. Le siècle de Louis XIV est né sur les genoux des femmes: c'est de là que lui viennent, autant que de ses études, cette ardeur retenue, ce goût passionné, cette exquise délicatesse de la vie et des livres qui ne s'est démentie qu'une seule fois dans les contes de La Fontaine, et encore faut-il pardonner à ce vieil enfant: il n'a pas respecté son siècle parce qu'il était de celui de Boccace; il n'a pas respecté les femmes, parce qu'il ne les a pas aimées.

Louis XIV meurt en 1715. Ce qui s'est fait de 1660 à 1715, vous le savez, c'est une bibliolhèque de chefs-d'œuvre. Je ne veux pas recommencer vos études; remarquez seulement qu'il n'y a que Bussy qui rompt l'harmonie des productions de ce temps; aussi fut-il répudié du bon goût autant que du roi. Il a demandé pardon toute sa vie à sa charmante cousine d'avoir écrit autrement que La Bruyère.

Tout est parfait sortant des mains de la nature; tout dégénère entre les mains de tels hommes, a dit Jean-Jacques des successeurs de Racine, de La Bruyère, de Bossuet et de Fénelou.— C'est le jugement dernier du dix-huitième siècle; — ce n'est pas Jean Racine, c'est Louis Racine. — Ainsi du reste.

J'arrive à notre temps: permettez-moi de vous arrêter sur vous-même. Vous avez ouvert le temple de Janus. — La révolution nous avait donné la liberté, Napoléon la gloire, vous la religion — avec cela on peut faire un peuple. Ce peuple est fait, il existe, libre, glorieux et moral. Notre littérature a beau nous mépriser tous les matins, nous faisons l'admiration séculaire de l'Europe.

Me voilà dans le cœur de mon sujet. Dites-moi, que fait Byron au milieu de nous, qui venons de quitter Racine à Port-Royal, et mademoiselle d'Aubigné (Maintenon) à Saint-Cyr? Que nous veulent Bussy, Brantôme et Rabelais tout ensemble? Il y a section de temps, succession interrompue dans les idées et les faits de l'histoire la plus intime d'un peuple; il y a intermittence dans sa veine. — Que nous veut Byron, je vous le répète, à nous, gens droits, laborieux et conscients, amants aventureux de tout ce que Dieu a semé de noble et de grand, de bon et de bien sur la route des hommes? — Cet homme s'est glissé la nuit par quelque porte basse, vous allez voir.

Vous dites qu'il est né de vous, et Lara de René? — comme Caïn est né d'Adam. Vous dites qu'il est né de Voltaire, c'est plus vrai. Ajoutez Rabelais; ajoutez ce que vous n'avez pas dit, qu'il nous a remis en plein seizième siècle, et fait reculer de deux cents ans des hommes qui avancent.

Il s'est opéré chez nous, depuis quarante ans, une transformation semblable à celle qui précéda le siècle de Louis XIV: nous nous sommes réunis pour penser ensemble. La société s'est refaite de ses éléments troublés. Toutes les intelligences se sont réunies, comme celles d'alors, dans des instincts communs de secours. Remarquez-le bien. C'est

vrai comme un fait, exact comme une date. Nous avons eu aussi nos *ligues* de partis sanglantes, plus sanglantes que l'autre, et les troubles publics qui deviennent le trouble de l'âme de chacun. Et sous notre Louis XIII, paisible, malade et impuissant, qui dura quinze ans, nous nous sommes fait notre Port-Royal, Saint-Maur, Sévigné et Maintenon....

Rapprochez les temps; vous trouvez les mêmes faits et les mêmes hommes. Il s'agissait tout à l'heure d'une réaction qui avait rejeté toute la France dans les *pastorales* et les *bergeries*. — A nous, maintenant; écoutez. Comme la protestation cette fois est sévère et profonde !

La première plainte des lettres avait commencé à la fin du siècle dernier: — *Plus je me considère, plus je rentre en moi-même, et plus je lis ces mots gravés dans mon âme: Sois juste et tu seras heureux. Il n'en est rien pourtant, à voir l'état présent des choses: le méchant prospère, et le juste reste opprimé. — Et la chute des arts suit la chute des mœurs. — La faim mit au tombeau Malfiâtre ignoré; s'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré. — J'apparais un jour, et je meurs. De mes chants imparfaits recueillez l'héritage, et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.— Pour moi Palès encore a des asiles verts (sous l'échafaud!), les amours, des baisers, les muses, des concert.s; je ne veux pas mourir encore. — Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance. — Homrnes, fleaux de Dieu, qui sait si le génie n'est pas une de vos vertus! — Ne croiriez-vous pas entendre la même voix jusqu'à nous, sans votre mémoire qui vous distrait par les noms?*

Paul et Virginie, Atala, René, le Lépreux, l'Homme sans nom, ne sont-ils pas frères et sœurs, comme *l'Astrée et Zaïde*? *Les Lettres écrites de la montagne*, les *Études de la nature* et les *Natchez*, ne sont-ils pas un même témoignage ?

On dirait que cette âme publique des lettres qui marche toujours avec l'esprit public des hommes est oppressée sous les faits et les événements et souffre: *elle n'est qu'au printemps et veut voir la moisson. Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui, elle ne veut pas mourir encore; elle jette d'abord un cri inarticulé comme l'Astrée, comme Clelie, puis calme et satisfait comme Clève ; son triomphe s'appelle Télémaque, Athalie, le Discours sur l'histoire universelle, et le Génie du christianisme.*

Nous en sommes là à l'heure qu'il est. Nous réformons nos livres, et nous attendons que nos livres nous réforment nous-mêmes. Cette épuration ne s'est pas faite en famille, chez madame d'Angenne, chez madame de La Fayette, chez madarne de Sévigné. Nous sommes toute une génération dont les aînés ont trente ans. La sociélé française est redevenue un honnête homme, et une honnête femme qui respecte ses filles. On a beau dénaturer notre sens moral le voilà. Si nos mœurs privées se dérobent davantage, nos mœurs publiques sont telles au moins:le chef de l'état n'est plus surpris dans sa couche avec trois libertins; le premier prêtre du diocèse de Paris n'a plus de duel dans les fosses de Vincennes; la pensée est habillée dans les rues; il n'y a plus de livres nus.

Il semble qu'il n'y ait plus qu'à laisser faire la société en cet état et qu'elle doit se sauver elle-même. Bien plus tous sont venus à son aide et le partage qu'on a fait des travaux est presque aussi merveilleux que celui des abeilles. Nous sommes tous des ignorants auprès de ce que nous savons tous ensemble. Les pères sont aux académies et aux assemblées publiques; les enfants sont aux bibliothèques. Aux uns les hommes aux autres les livres. Les enfants ont soixante ans et les pères vingt-cinq, tant la sagesse se confond avec l'ardeur. On joue sur les genoux de sa nourrice avec la *Gallia christiana*, les sommes les glossaires et les collections bénédictines. Un jeune homme n'a plus rien à apprendre que la grammaire des Égyptiens; il a vingt-six ans et son maître est un autre jeune homme qui en a trente. Dans la science et dans l'art ceux qui n'ont pas de vocation ne se rendent qu'après avoir essayé trois ou quatre fois et comme par lassitude ou vont jusqu'à se tuer de désespoir. Il faut ajouter que le but de chacun est le même. Il semble qu'un nouvel évangile ait été publié: chacun veut faire le bien dans le peu qu'il fait et serait honteux de vouloir autre chose. Et s'il nous reste un doute sur la valeur et la durée de nos œuvres, Dieu lui-même est obligé de croire qu'elles sont bonnes et dignes de la récompense éternelle.

Je vous le répète monsieur, où est la place de Byron dans ce travail et qu'est-il venu faire? Apprendre à douter de tout à des hommes qui font espoir de tout; apprendre à mépriser l'homme à ceux qui le réhabilitent jusque dans l'atelier et sous la chemise bleue; apprendre à confondre le bien et le mal à ceux qui veulent introduire dans le monde le moins de mal et le plus de bien possible. Où donc est sa place? Dans les assemblées de la nation, dans les réunions de la famille, dans l'atelier dans le collège, avec les femmes avec les enfants, avec la jeunesse, avec les vieillards? Nulle part si ce n'est dans le cœur des poètes, pour la flamme divine qu'il leur a dérobée, et dans les débauches d'esprit où il est allé s'éteindre avec elle.

Il faut conclure hardiment courageusement, conclure contre beaucoup de livres et contre beaucoup d'hommes. Mais ici monsieur, il me manque votre autorité et c'est à vous qu'il faut demander des paroles solennelles. Dites-le donc bien haut, vous et l'on vous en croira; il faut accorder quelque respect à ce qui reste d'une génération pure et laborieuse, qui, au milieu de ce mélange ne se mélange pas, et garde la devise antique; bien faire et bien dire comme la règle de ses actions et de ses livres.

Notre réaction, qui avait commencé aussi par des *pastorales*, et n'avait demandé ensuite qu'un *asile d'un jour pour attendre la mort* en est arrivée à la puissance et à la domination, et nous avons aussi un siècle littéraire.— L'avenir a déjà donné pour gage vingt ans de poésie. Et assurément Louis *le Grand* ne pouvait pas en dire autant en 1660.— Il faut s'arrêter à ce chiffre intellectuel et attendre.

S'il fallait formuler une pensée du moment je dirais voici la poésie et la vie:— Il y a un Dieu et une âme. Il y a une création de Dieu qu'on nomme la nature et une création de l'homme qu'on nomme l'art. Il y a un père, une mère, un frère, une sœur, une femme et des enfants; il y a un homme avec une conscience et un honneur; il y a des hommes avec

une conscience et un honneur publics. Et il y a des lettres qui sont de tout cela réuni, la haute inspiration écrite.— Hors de là plus rien. Faites maintenant du bruit et des livres; ce qui est, est,— et demeure la raison de ce qui sera.

On a beaucoup étudié la langue dans ces derniers temps. C'était même à cela que s'étaient attachés les fidèles de 1828;— on a demandé à chaque mot sa force radicale, comme si la langue française avait voulu vérifier ses titres. C'était une noble tâche; les esprits distraits n'en ont pas tenu compte: ils ont dédaigné avec ignorance ce qu'il aurait fallu admirer avec savoir. Tout se réduisait à ceci, qu'on pouvait dire aux plus experts: Remontez au *serment de Charles le Chauve*, vous ne trouverez pas une *Méditation*, ni une *Feuille d'automne*, ni une *Consolation*, ni *Eloa*. L'histoire là-dessus ne ment pas; le beau est rare, il faut le reconnaître au signe du diamant, au rayon. C'est assez de l'ignorance qui donne ses torts à tout le monde, sans que le savoir et la sagesse se ferment les yeux pour partager tous les aveuglements.

La question s'est simplifiée et se réduit à des termes d'une science exacte: Malherbe n'a pas tout dit en français, et nos deux tragiques n'ont épuisé qu'une forme. Où donc est le reste? — Croyez-vous qu'une langue qui passe par deux siècles d'examen et de discussions, n'ait gagné ni force ni vérité? Croyez-vous qu'une parole rendue savante par ses écrivains et parlée debout pendant deux révolutions, retombe ensuite sur le papier comme une langue morte, ou comme celle d'auparavant? Croyez-vous qu'un vers de classe ne doive pas se ranimer de tant de passions nouvelles; il faut le dire haut, et pour une dernière fois. De là aux œuvres il y a loin? on le sait et on attend. Toutes choses difficiles semblent impossibles trois jours avant, toutes choses faites passent pour anciennes: voilà l'école, la seule et triste école, la dure et cruelle expérience. Il nous est réservé d'assister à ce labeur des nobles âmes; aujourd'hui le travail, demain les œuvres. Personne n'oserait en dire davantage de soi; et cependant les nations entières ne parlent pas autrement de leurs espérances, et Dieu les encourage.

La critique historique n'a omis qu'un seul des côtés vrais de la poésie française. L'indiquer, c'est le lui rappeler; il ne s'agit ici que de ses souvenirs.

Il n'y a pas plusieurs natures ni plusieurs vérités. Il y a mille sortes d'imitations. La poésie du seizième siècle, a été entachée à sa naissance. Le sang vicié s'est transmis; il en reste dans la veine des meilleurs poètes. Le succès de Pétrarque en Europe avait consacré son sonnet Louis XII et François Ier le conquirent en Italie. Marot l'apporta aux pieds de Marguerite. Marot *pétrarquisa*, et toute la France *marotisa*. C'était devenu une *manière* d'amour et de poésie; François Ier allait en pèlerinage au tombeau de Laure pour y déposer des vers royaux; Desportes, Remy-Beleau, Malherbe, tous furent brûlés à cette flamme. *Brûlé de plus de feux que je n'en allumai*: on *laurisa* jusqu'à Racine. *De mes feux mal éteints j'ai reconnu la trace*; cette fois, Pétrarque traduisait jusqu'à Virgile.— J'ai lu le poète de Vaucluse à Vaucluse même, à sa source. Ce que la seule présence des lieux révèle de ce divin mensonge ne peut être dit; j'en prends à témoin les femmes de Vaucluse et d'Avignon, qui ont toute la poésie de la terre, la beauté et

l'amour, et qui attendent encore que Pétrarque ait cessé de chanter. Il est impossible de voir l'art et la nature dans une lutte plus mortelle. Pétrarque aime Laure on ne sait comment; il la chante comme Dante, son maître, chante Béatrix. Vous n'avez que les noms à changer. L'imitation d'abord, et le froid; puis vient la composition, qui choisit toujours l'image pour l'objet, l'ombre pour la vie, et le plus loin qu'il peut (le laurier pour Laure), et vous souffrez alors de l'amant et du poète. Il manque à cette lecture Laure et Pétrarque, un homme et une femme, la coupable et adorable Francesca, qui laisserait tomber le livre et *ne lirait plus*.

Une image pour achever ma pensée. Qu'eût fait Pétrarque s'il n'eût pas aimé Béatrix plutôt que Laure? Le château de Saumane n'était qu'à un vol de colombe de Vaucluse; Pétrarque n'était pas enfermé comme Tasse; il n'avait pas perdu Béatrix comme Dante; Laure était là, à sa fenêtre, avec son joli visage du Comtat, écartant de ses deux mains les feuilles de son treillage pour voir s'il n'arrive pas quelqu'un ou quelque événement qu'attendent toutes les femmes qui sont seules. Le poète pouvait venir au parc; chanter là où ailleurs! Le moment d'Ève existe pour toutes; le poète était si triste et si glorieux! S'il avait seulement baisé la main qui se serre et pardonne, son génie était tout transformé, sa gloire était tout autre. Nous retrouvons ce baiser dans chaque vers, comme il l'avait reçu dans chaque goutte de son sang. Et la poésie française de trois siècles, au lieu d'être un livre, était plus qu'un livre, la vie et la vérité: Francesca, la divine Francesca; *la bocca tutta tremante*.

Dans le sentiment moral, la création du beau, et, sous cette double inspiration, la production du vrai, voilà tout l'art. Il m'est impossible d'aller plus loin sans toucher à des noms. Je m'arrête de peur d'irriter les vivants pour la gloire des morts. Je n'ajoute plus qu'un mot pour vous seul, monsieur: une poésie qui ne serait ni italienne, ni grecque, ni romaine, ni anglaise, ni allemande, serait-elle bien anti nationale? Il ne faudrait plus qu'un chef d'œuvre pour accorder tout le monde. Voilà bien des paroles pour vous supplier d'attendre et d'être patient avec les enfants. Je voudrais vous demander, en finissant, quelque grâce pour des hommes qui n'ont commis d'autre faute qu'un dévouement religieux et un amour profond pour tout ce que ce siècle a de plus noble et de plus grand. Le moment est difficile. toutes les professions se relèvent; il n'en reste plus qu'une qui hérite du mépris de toutes les autres: c'est celle du poète. J'ai moi-même écrit, comme les autres, mes pensées et mes fautes; je n'eusse pas plus mal fait, je vous jure, si j'eusse commis les plus mauvaises actions; j'en ai eu des confusions qui m'auraient fait retourner aux entrailles de ma mère. N'ajoutez pas votre poids à ce fléau qui penche déjà tant du côté d'en bas, et fait remonter au ciel tous les justes. N'eussiez-vous pas donné un peu de pain et un peu d'eau fraîche à une ombre folle qui vous offrait sa bouche desséchée au bord d'un soupirail dans une rue de Ferrare? C'est Tasse, la poésie, toujours la même, honteuse et glorieuse. Allons, monsieur, ayez l'amour des pères pour votre Atala, qui s'appelait Eurydice il y a trois mille ans, et que les brutalités et les dégoûts lui pardonnent en votre nom; *scirent si ignoscere*.

Votre sagesse a bien prévu, je pense, que ce livre n'est pas écrit pour défendre des idées;

il n'a l'ambition de justifier personne, ni même son auteur. Des vers écrits de Provence à des amis chers, et dans des moments de maladie et de convalescence, ne sont pas sûrs eux-mêmes de leur santé et de leur vie, et n'ont pas tant d'audace. Je puis dire cependant qu'ils ne sont pas l'œuvre du hasard. S'ils sont vrais, si leur sang circule et se laisse voir à travers leur chair, si vous ne dédaignez pas de les écouter et de leur parler en prose, si leur richesse n'est pas superfluité, et leur pauvreté n'est pas indigence; si enfin la langue française y germe avec les pieds dans le sol, et n'épanouit son feuillage que pour couvrir ses racines, ce sont des mystères de la muse qu'on a rendue mère; ce sont là aussi mes plus chères amours, et mes torts, sans doute, me les font aimer davantage.

Provence, septembre 1839

PROVENCE

I

A M. VICTOR HUGO,

Je ne dois plus chanter, je ne dois plus écrire,
C'est encore un amour dont il faut se dédire;
Il faut jeter au feu mes poètes romains;
Ce sont eux qui m'ont mis la plume dans les mains
Et quant à ce laurier maudit et sans ombrage,
Qui prend racine au cœur des hommes de courage,
Il faut l'arracher vif du cœur, l'endroit fatal,
Et passer le fer chaud à la place du mal.
Et si j'avais rêvé quelque part sur la terre
Une tombe à l'écart,— rêve de solitaire !
Il faut aller chercher le lieu que j'ai choisi,
Et d'avance effacer jusqu'aux mots: *C'est ici.*
Et si l'herbe a poussé, faucher ras l'herbe crue,
Et labourer la place en trois tours de charrue,
Et semer, semer l'orge où les oiseaux des champs
Viendront prendre leurs grains—et peut-être mes chants !

Voilà ce que j'ai dit dans le fond de mon âme,
Quand je n'ai plus revu les tours de Notre-Dame;
Plein d'un dégoût amer, et malade, et souffrant,
Sans savoir quelle mort j'emportais dans le flanc.
Je suivais au midi la rive de la Seine ?
Et la nuit m'a surpris en face de Vincenne,

A l'endroit de cet arbre où Rousseau, plein de cœur,
S'abattit en pleurant et sua sa sueur.
O Paris! m'écriai-je; ô grande Babylone !
N'as-tu donc de pilié ni d'amour pour personne?

Je ne suis qu'un enfant qui se plaint au berceau:
Je parle de ce chêne et des pleurs de Rousseau.
Il était là, gisant, et toi, vaine, étourdie
D'un vain bruit de préface et d'encyclopédie,
Tu l'oubliais là-bas dans *le monde savant*,
Et Voltaire soupait ce soir-là comme avant !
Je ne le dirai pas: *O ! ville de fumée!*
Je ne te maudis pas, car je t'ai trop aimée.
Malgré cette Babel, et ces langues de bruit,
Et le travail sans terme, et le savoir sans fruit,
Je ne te maudis pas, car j'ai la patience,
Et je suspends la lyre à l'arbre de science;
Mais après ce Jean-Jacque avec ton d'Alembert,
Qu'as-tu fait de Chénier? qu'as-tu fait de Gilbert ?
Tu vois bien, il suffit qu'on soit un grand poète,
L'un a ton hôpital, et l'autre la charrette.,
Ce siècle — et c'est nouveau — tant que Chateaubriand
Fut René jeune et beau, l'admirait en riant;
A présent qu'il est vieux et que sa tête est blanche,
Son génie est sauvé; — reste encore Ballanche:
Il est grand et très-grand, et de plus il est saint,
L'esprit est sur sa tête et le cœur sur son sein:
Paris n'a pas de femme à l'amour mercenaire,
Pas un Fieschi sans tête et pas un Lacénaire,
Pas un goujat de sang et de vice aujourd'hui,
Qui n'ait fait plus de mal et plus de bruit que lui !
Ah ! quel arrêt fatal pour un siècle ! nous sommes
Et nous serons nommés: les bêtes des grands hommes.
Hugo, depuis dix ans, a bien mieux fait; Hugo
A chanté pour chanter, sans écouter l'écho;
Et quand tous ses amis, des branches les plus fortes,
Tombaient autour de lui comme ses feuilles mortes,
A la face de Dieu tourné vers l'Orient,
Seul et resté debout, s'est retrouvé plus grand.
Sans son amour de gloire et sa force d'entrailles
Qu'il porte comme un camp de Grecs dans tes murailles,
Malgré tout son courage et les dieux tout-puissants,
Il fût mort,— et le siège avait duré dix ans!
Adieu donc, ô Paris ! je pars, et je te laisse,

Et je ne pleure pas de peur d'une faiblesse.
Au pied de ce vieux chêne, et malgré tous tes torts,
Ton mépris des vivants jusqu'à ce qu'ils soient morts,
Ta haine pour les noms nouveaux, et ton envie,
Quand il faut consacrer les travaux d'une vie,
Au pied de ce vieux chêne, et cloué sur ce bois...
Je te salue encor pour ce que je te dois.
Tu m'as appris l'étude; à travailler, à vivre,
A rougir de pudeur devant un mauvais livre;
A trouver dans Virgile un vers mélodieux
Que Mécène peut lire à César comme aux dieux;
A garder le cœur pur malgré l'expérience
Et l'amour du travail qui sauve l'espérance;
Et pour cela je dis que tu m'as plus donné
Qu'à l'enfant le plus riche et le plus fortuné:
Salut, ô vieux Paris! comme à la vieille Rome,
Mais salut à ma mère et comme son fils,— homme !

Et je me relevais! — mon cher, mon grand Victor,
En t'écrivant ces vers, j'ai pleuré; mais j'ai tort:
C'est que je pars, je quitte et marchant au supplice,
J'ai comme André Chénier le cœur gros d'injustice;
C'est que j'attends l'automne et les feuilles des bois;
C'est que je dois mourir peut-être dans trois mois.
Si je reviens jamais, dis-moi comment Corneille
Écrit le Cid malgré Scudéri; quelle veille,
Quel travail incessant répand autour de toi
Le secret de ta force et l'œuvre de ta foi;
Comment s'allument l'âme et le foyer d'artiste
Où l'on brule à la fois Malherbe et Jean-Baptiste;
Comment vient le dédain et le dégoût des sots;
Comment on jette aux chiens sa chair avec ses os.
Si je ne reviens pas, plains-moi, plains dans l'histoire
Celui qui meurt deux fois, mort de vie et de gloire.
Et pour mon souvenir — viens à Vincenne un soir,
Au chêne de Rousseau viens rêver et t'asseoir,
Voir Paris, le soleil couchant, le ciel en flamme.....
Et ton nom qui se lève aux tours de *Notre-Dame*.

*

II

JAN PRÉRON.

Console-toi, mon âme, allons, console-toi;
Les autres, bien plus grands, pleurent bien plus que moi,
Pour des gloires injurieuses.
Sois calme et reste ferme et souffre donc un peu
Des mépris qu'aujourd'hui les hommes ont pour Dieu,
Et les âmes mystérieuses.

Si tu n'es qu'un poète, attends et souffre encor
D'avoir vu ton soleil et ton nuage d'or;
D'avoir vu ta double lumière...
Mais d'être un orphelin, dont les aieux sont grands
Et qui n'a jamais su, ni lui ni ses parents,
Le nom de sa première mère.

Travaille, le travail est le chemin de tout;
C'est la chaîne d'Homère et le Ciel est au bout.
Eh! qu'importe, en bas, dans la cendre,
Ceux qui sont suspendus à ses derniers anneaux,
Ils n'ont que les plus bas, et Dieu tient les plus hauts;
Ils ne le feront pas descendre.

Pourlant, que diraient-ils, si,— fier et dédaigneux —
Cet homme juste et bon, enfin méchant comme eux,
S'éveillait d'un éclat de rire,
Et grossissant sa voix d'airain puisqu'il le faut,
Comme la chaste muse, osait parler plus haut
Avec le masque de satyre?

S'il choisissait, voyons — sur mille — un écrivain,
Le plus ivre entre tous de lui-même et de vin,
Un bâtard de race Byrone,
Un avorté de Scott, grand homme et grand seigneur
Qui vit déshonoré de ses dettes d'honneur
Et mange l'or de sa couronne;

Qui pouvait être aimé d'un frère ou d'une sœur,
Épancher son esprit du côté de son cœur,
Être homme, époux, ou quelque chose;

Être bon, être juste, être heureux à la fin,
Travailler à sa vie et l'achever enfin,
Et mourir comme on se repose,

Et que j'ai vu, le pauvre, à vous faire pitié,
Être amant sans amour, ami sans amitié,
Citoyen, hélas! sans patrie;
Pardon, le mot m'échappe — écrivain sans pudeur,
Qui ne comprendra plus maintenant qu'à l'odeur,
Quand son âme sera pourrie;

S'il lui parlait en frère — et lui tendait la main,
Comme pour lui donner quelque chose d'humain;
Ses yeux, plus vides que les tombes,
S'il éclairait ses yeux, qui regardent sans voir,
Comme un oiseau des nuits tombé sans le savoir
Dans la demeure des colombes.

S'il lui disait: Sois homme, et sois homme de bien;
Le coupable est celui qui ne pardonne rien;
Sois sans haine et sans jalousie,
Et viens purifier ta vie entre mes bras,
Car c'est là que je chante et lave mes ingrats
Des larmes de ma poésie !

Ah! que répondrait-il, ce triste enfant du mal ?...
Pas un mot de Rousseau, pas un mot de Pascal
Et pas un mot de La Bruyère,
Ce qui coûte vingt ans quand on est Montesquieu
Ce qui coûte la vie et ne vient que de Dieu,
Quand Bossuet fait sa prière;

Ah ! que répondrait-il ? Qu'il a soif, qu'il a faim,
Qu'il veut gagner sa vie et la joue au plus fin,
Contre les forts et les timides;
Qu'il fait selon le temps et, comme le crapeau,
S'enfle des pleurs du ciel et chante dans sa peau,
Quand nos fleurs ont les yeux humides?

Et qu'est-ce donc enfin qu'un être malfaisant,
Qu'on ne connaissait pas, qui n'est que d'à présent,
Qui sort de toutes les murailles,
Et n'a point d'autre nom sur terre qu'un méchant,
A moins que votre pied ne l'écrive en marchant,

Avec le fiel de ses entrailles?

Son nom, vous le voulez? Demandez, sans dégoûts,
A l'homme des ruisseaux, à l'homme des égouts,
Qui cherche avec une lanterne...
C'est, — c'est le vermisseau que Voltaire a nommé,
Et qu'Hoffmann a mis bas, après avoir fumé ,
A la porte d'une taverne.

Ah ! s'il faut foudroyer quelqu'un, c'est bien celui
Qui, malgré moi, me force à penser comme lui,
A dire de pareilles choses;
Qui couvre mes deux pieds d'ordures le premier
Et fait monter ma sève, afin que son fumier
S'épanouisse avec mes roses!

Ah ! calme-toi, mon âme, et ne relève pas
Ce qui vient de si loin, ce qui tombe si bas;
Bois l'amertume qu'il faut boire;
Mais ne rejette pas le fiel ni le poison;
Que la corde d'entraille en vibre de frisson;
Mais que ta lyre soit d'ivoire!

III

UN MOT DANS LA RUE.

Le bateau d'Avignon touchait bord; la vapeur
Sifflait encor dans l'air; les femmes avaient peur;
Le pilote criait, jurait les noms célestes;
Les gens du port chargeaient nos malles sur leurs vestes,
La foule pêle-mêle, un grand bruit, de gros mots,
Le sabbat, L'arche enfin et tous les animaux,
Tout cela débarquait; et le bateau s'appelle
Le *Séraphin*, je crois, la *Vierge* ou l'*Hirondelle*.
Nous avons mis le pied sur le sol, et mes yeux
S'élevaient, attendris, de ma terre à mes cieux.
J'aurais, comme Brutus, prosterné mon visage
Et baisé dans mes mains le sable du rivage;

Après seize ans, le cœur me battait au retour
Avec son premier sang et son premier amour.
C'était le soir: l'hôtel, la faim, la table d'hôte,
Le départ pour Marseille à six heures sans faute
Les commis à payer, à payer les chargeurs:
C'était le grand souci de tous les voyageurs.
J'étais le seul oisif, et je les laissais faire
Silencieux et calme à côté de mon frère.
Et je ne dis ceci que pour les gens de cœur;
J'avais la voix éteinte et le front en sueur.
Une femme du peuple, en jupe, à coiffe ronde,
S'était assise au frais, pour voir passer le monde.
Elle avait à son sein un enfant, devant nous
Le berçait sur sa chaise et sur ses deux genoux;
Et sa vue au passant disait à faire envie:
"Je donne la santé quand j'ai donné la vie."
L'enfant buvait l'amour dans son lait pur et sain
Et de ses petits doigts jouait avec le sein.
Comme elle le grondait — le gronder c'est trop dire
Car la mère et l'enfant jouaient à se sourire; —
Comme elle jouait donc, elle le menaçait
Du chien de l'étranger du *monsieur* qui passait.
Et je me retournai pour l'écouter; car elle
Parlait à son enfant ma langue maternelle,
Ce doux gazouillement des patois provençaux
La langue des baisers recus dans nos berceaux.
Je m'arrêtai muet devant cette madone
Comme un jeune écolier aux leçons de Sorbonne...
Mais elle alors, confuse et toute d'embarras
Me déroba l'enfant dans les plis de ses bras
Et je vis son front pâle, et blanc comme son âme
Se baisser pour la mère et rougir pour la femme.
Elle ajouta tout bas ces mots que j'entendis:
Ei provençau, béléou, a comprés cé qu'ai dis !
Oh ! je t'ai bien comprise, et jamais ta parole,
Qui se plaint sur ta lèvre et veut qu'on la console
Même quand ton époux n'était que ton amant,
N'a jeté dans un cœur tant de ravissement;
Et Dieu t'a mise là, sur ma route, à l'avance,
Comme au seuil de ta porte, au seuil de ma Provence,
Pour me dire: "Je viens au devant de tes pas;
L'étranger, c'est celui qui ne nous comprend pas."
Femme, que ta maison soit bénie; à l'entrée
Je veux répandre aussi la parole sacrée.

Que ton époux soit jeune, et jeune son amour;
Qu'il t'aime à soixante ans comme le premier jour;
Que ton enfant grandisse au-dessus de votre âge,
Et vous couvre, à l'automne, et de fruits et d'ombrage,
Et fasse dire un jour de lui, dans Avignon:
"Du vieux nom de son père il s'est fait un grand nom."
Moi, je jette mes vers à tes pieds, et j'emporte
Ce tableau de l'Albane au seuil de cette porte.
Adieu, cent fois adieu, pour ne plus désormais
Te revoir, ni demain, ni plus tard, ni jamais !

IV

À HORACE.

J'ai lancé sur les ilots, Horace, mon Trirème,
Qui porte aussi ma vie et mon autre moi-même.
Ah! que les jumeaux demi-dieux,
Les astres fraternels, comme des yeux de frère,
Pleurent toute la nuit sur le bord de leur sphère
Et son départ et mes adieux

Mon frère est juste et bon, et de Marseille à Rome
Il peut calmer les flots avec la voix d'un homme;
Car sa vie est un chant vivant.
Oh ! n'est-ce plus assez, Horace, mon poète.
Pour s'asseoir sur la poupe, au gros de la tempête
Et conjurer l'effort du vent?

Il a rêvé de loin, non pas le Capitole,
Le Forum, la tribune et les mots de l'école;
Antoine, et le corps de César;
Ni votre république, avec sa jalousie;
Ni votre empire infâme, apportant de l'Asie
Les débauches de Balthasar.

Il a rêvé vos arts; la beauté raphaëlle,
Et ce qu'on lui redit: que l'Italie est belle,
Qu'il faut la voir dans son tombeau,
Ne la voir qu'en passant morte; mais, au passage,
Soulever ce linceul, hélas! sur ce visage

Si pâle et cependant si beau,

Il a rêvé les chœurs des Muses Mnémosines,
Chantant avec les chants des flûtes Tibicines;
L'orchestre applaudissant trois fois;
Comme un Cèdre embrasé qui leur jette des flammes,
L'acteur romain soufflant son âme à trois mille âmes,
Avec sept notes de la voix.

Il a rêvé Tibur et les amis de veille,
Et le repas du soir qu'on dresse sous la treille,
Et Lamia versant les vins,
Mêlant, amours et vins, vos ivresses complètes,
Et jetant au dessert le style et les tablettes
A qui fera les vers divins!

Nous voilà séparés, et moi sur le rivage,
Je saigne ma moitié de tout ce long voyage.
A Rome, Horace, à l'autre bord,
Si tu le reconnais à sa lyre pendante,
Oh ! donne-lui la main, comme Virgile à Dante,
Dans ce royaume de la mort.

Et qu'il se fasse Ascagne au pays de Virgile,
Avec le petit pied et le pas inagile;
Et s'il voit Tibulle endormi
Et rêvant à la brise, auprès de sa fenêtre,
Oh ! qu'il se baisse, et passe à côté de mon maître,
Comme le pas d'une fourmi.

S'il va pieusement à tes chères Sabines,
Oh ! ne l'ernivre pas du vin des concubines;
Mais dis-lui les secrets de l'art,
Comment guider la strophe et quatre vers épiques,
Et tourner sur la borne aux fêtes Olympiques,
Sans enflammer l'homme et le char.

*

**À MON SAGE AMI
M. BALLANCHE**

Vous en souvenez-vous, j'étais mort à demi,
Vous étiez à mes pieds, Ballanche, mon ami;
Sur le lit des mourants vous me gardiez malade,
Comme Platon son Phèdre et son Alcibiade.
Le cœur plein de l'antique et pieuse amitié
Vous pensiez à mon âge et vous aviez pitié
Et j'aurais pu passer saus broncher au passage
Car je montais au ciel en présence d'un sage:
Quelque chose pourtant plein d'amour et de foi
Qui n'était pas Ballanche et qui n'était plus moi;
Un dernier cri de l'homme et de Job en démence
Pleurait entre nous deux d'une douleur immense:
—Vous avez cinquante ans; vous vivez parmi nous
Et le vieil Hésiode a moins d'âge que vous;
Pas un texte d'histoire, un verset d'évangile
Et pas un vers doré d'Homère et de Virgile
Qui dans vos souvenirs ne se soit retiré
Comme votre colombe au fond du bois sacré,
Vous avez abrité la sagesse et les nombres
Comme l'orme d'enfer les âmes et les ombres,
Vous savez Hérodote et neuf muses, si bien
Qu'un prêtre de Sais ne vous apprendrait rien;
Vous avez retrouvé les neuf cordes d'Orphée,
Entrailles de la muse, hélas! sacrifiée.
Vous avez rassemblé sous nos yeux et compté
Les vieux malheurs du peuple et de la royauté
Vous nous avez appris avec un soin de mère,
Et l'éternel Œdipe aveugle et sans lumière
Et le peuple éternel, avec l'Œdipe errant
Chassant l'Œdipe aveugle et l'Œdipe ignorant.
Enfin tous vos travaux sont écrits et vos livres
Font pâlir les plus forts comme des hommes ivres
Et lorsque vous chantez, c'est Homère dit-on,
C'est Homère qui rentre en grâce avec Platon !
—Et vous n'avez rien fait, Ballanche; l'habitude
Qu'on a prise à présent de lire sans étude
Sur la pointe du pied, avec le bout du doigt

A fermé votre livre à son plus bel endroit;
Vous serez immortel si votre vie est morte;
Si l'on met un cercueil au seuil de votre porte,
Si le passant distrait et sans penser à rien
Siffle à nos carrefours comme l'Assyrien;
Si le cercueil éclate et si l'ange délivre
La dépouille de l'homme et celle de son livre.
Voilà la vérité, pleine de lie au fond
Qu'il faut boire debout sans sourciller du front.
Voilà pourquoi la vie avec Job en démence,
Pleurait entre nous deux d'une douleur immense!
—Je gardais le silence et je fermais les yeux
Pour ne pas voir la terre et pour mieux voir les cieux.
Si j'étais mort alors, au fond d'un cœur de flamme,
Mon ange dans sa main eût emporté mon âme
Et jusqu'aux pieds de Dieu j'aurais crié: mon Dieu,
Un supplice plus grand qu'un supplice du feu,
Et que tous vos enfers,— c'est un puissant génie
Et trente ans de travaux qu'on insulte et qu'on nie;
Ce sont les feux éteints et les supplices froids,
Et Paris tout planté de doutes et de croix !
— Et vous, qu'eussiez-vous dit sur le bord de ma couche,
Après avoir fermé mes yeux, fermé ma bouche,
Fait un signe de croix sur le front et le sein,
Et jeté l'eau bénite avec le rameau saint?
Que j'étais plein d'amours pour les plus belles choses,
Et d'amitiés, en fleur comme le mois des roses;
Que poète, homme, amant, amoureux et jaloux,
J'avais passé ma vie à me mettre à genoux
Et qu'un jour de travail trop malade pour vivre
J'avais enfin laissé ma vie au fond d'un livre.
Et puis le lendemain Paris eût fait son bruit,
On eût vendu la gloire, on eût crié le fruit;
Le chien de chaque jour eût traîné dans la fange,
La Palingénésie et la Chute d'un ange;
Chacun eût disputé de l'art et de la loi,
Et Fieschi dans la rue assassiné le roi;
J'aurais eu le cœur froid, et les paupières closes,
Et je n'aurais pas vu passer *le train des choses!*

VI

A MADAME PAULINE DUCHAMGE,

Être lu par un fat qui ne vous comprend pas,
Et tomber dans la rue en faisant un faux pas;
Écrire pour Cottin pour que Cottin vous lise;
Voir déchirer sa Bible et la voir mettre au feu,
Entendre des enfants jurer le nom de Dieu
Devant la porte d'une église,
Se tromper de chemin et rencontrer un sot;
Cueillir la rose blanche et trouver l'escargot,
Qui bave dans la rose et se donne vengeance;
Cueillir de bonne foi le fruit qu'on croyait mûr,
Et voir un chien galeux qui passe sur le mur
Et vous chasse avec arrogance;

Et travailler des jours des mois, des ans entiers
Comme ne font jamais les hommes de métiers
Pour ce dieu d'autrefois qui se nommait *la gloire*
Et puis prostituer les secrets de ses jours,
Jeter son nom, ses vers, son cœur et ses amours
Dans la rue où passe l'histoire;

Dire: Le cœur d'Adam et ma plaie au côté
M'a toujours fait souffrir et m'a toujours coûté.
Le dire et le savoir comme on sait sa grammaire
Et poursuivre, et le même à chaque événement;
Boire à l'illusion, comme un enfant charmant
Se reprend au sein de sa mère;

Enfin avoir été trompé jusqu'aujourd'hui
Par le bien et le mal et par *elle* et par lui
Et caresser toujours sa chère fantaisie,
Et pour prouver son sang se saigner aux deux bras .
Et mourir sans prouver ce qu'on ne prouve pas
Dieu l'amour et la poésie;

On appelle cela le mécompte et l'erreur
Et l'on rit,— et l'on rit; car le siècle est rieur
Et l'on dit que la vie a manqué de parole.

Moi qui ne mêle pas le miel avec le fiel
Je vous dis ce qu'on dit des étoiles du ciel,
Que c'est une âme qui s'envole !

VII

NUIT DE VEILLE.

A M. adolphe de la v.

S'être gardé sans cesse et, sans une souillure,
Laver ses pieds sans cesse avec sa chevelure;
Être demeuré pur dans le fond de son cœur,
Comme les premiers vers qu'on faisait pour sa sœur;
Passer à l'âge humain sans sortir de l'enfance,
Avec des jours meilleurs pour toute différence,
S'être promis longtemps et pour longtemps encor,
Qu'on n'écrira jamais sur une feuille d'or;
Enfin et tous les jours, le même, à la même heure,
Écouter remonter la mer intérieure
Et les profondes eaux et la grande rumeur...
Adolphe mon ami, ce n'est pas le bonheur.
—Jeter un nom de plus dans le bruit d'une ville,
Et disputer sa vie à la guerre civile
Et porter dans son sein, hélas ! à tous les vents
Quelques jours presque éteints et déjà morts-vivants
Travailler,—ce grand mot qui ne sert à personne;
Cultiver un poison pour qu'il vous empoisonne;
Enfermer dans le mètre un mot qui se raidit
Et parler ce qu'on chante et chanter ce qu'on dit;
Cueillir en se baissant ce qu'on a vu sous l'herbe,
Quelque chose oublié d'Horace ou de Malherbe;
Et l'éternel enfant, l'enfant du genre humain,
Courir le monde avec des fleurs dans chaque main,
Et soulever la boue au fond d'une écritoire...
Adolphe mon ami, ce n'était pas la gloire.
—Garder l'amour sacré, le couvrir dans son sein
Le faire éclore un jour pour un pieux dessein,
Trembler dans une main humide de tendresse
Essuyer une larme avec une caresse

Baiser chaque parole au passage; longs jours
D'abeilles et de fleurs qui murmuraient toujours!
Croire, comme un amant à ce bord d'une couche,
Qui sourit à la fois des yeux et de la bouche
Et sentir son amour rompre en se partageant,
Et le dernier baiser sonner comme l'argent
Et tirer ce sanglot du fond de sa poitrine:
Cette enfant m'a menti comme une concubine!
Et rejeter d'un siècle un nom de l'autre jour ..
Adolphe mon ami, ce n'était pas l'amour.
—Et maintenant enfin, dans un bourg de Provence
Expier sa candeur et son imprévoyance,
Et battre la montagne et les rochers couverts
De bois de romarin de sauge et de buis verts;
Repeupler un désert de ses inquiétudes
Et retrouver en soi d'immenses solitudes;
Et rencontrer partout la pierre de Béthel
Et le sommeil qui veille et le songe immortel;
Paître—jusqu'au matin, quand la lune décline
Et repose son disque au bord de la colline,
Paître, pasteur divin, ses célestes troupeaux...
Adolphe, mon ami, ce n'est plus le repos.
—Orages de mon cœur, grondez, sombres tempêtes,
Roulez le feu divin dans le sein des poètes,
Et faites que je parle avec mes éléments
La langue des éclairs et des enseignements.
Dante a creusé son cœur et sa vie infernale,
Jusqu'à son Lucifer,—l'étoile matinale!
Et moi—j'écris mon nom dans des vers orageux,
Avec l'étoile au fond pour le plus courageux.
Amis qui me restez, dont l'amour m'accompagne,
Allons cueillir le thym fleuri sur la montagne ;
Car le soleil se lève, et je n'ai pas dormi...
Mais où donc êtes-vous, Adolphe, mon ami?

VII

APRÈS UNE LECTURE DE LA CITÉ DES HOMMES.

Vous m'aviez dit, dans ma jeunesse ,
Choisis:—seul , avec quelques-uns,

Un nom fleuri dans sa sagesse,
Un nom cueilli dans ses parfums;
Ou le renom, la gloire avide,
Qui boit dans une coupe vide,
Les ivresses du premier jour ;
Ou l'amour plus vide lui-même...
L'amour, si divin quand on aime!
Oh! ne choisis jamais l'amour...

C'est un fruit de l'arbre de vie,
Qu'il faut se garder de cueillir :
C'est un serpent de notre envie
Qui nous conseille de vieillir;
C'est une femme enchanteresse
Qui parle dans une caresse,
Et nous enlace de ses bras,
Et dans son sein qui se soulève,
Nous endort et berce le rêve
Dont on ne se réveille pas.

Le meilleur, vois-tu, c'est l'étude
Travaille et sois laborieux,
Et féconde ta solitude
Dans des amours mystérieux;
Puis, entre deux guerres civiles,
Va dire aux hommes dans les villes:
Hommes, voulez-vous m'écouter ?
Ecoutez la muse immortelle;
Autrefois c'était vous, c'est elle
Qui demande à vous consulter.

J'ai fait ce qu'on ne sait plus faire:
Je me suis fait le plus petit;
J'ai partagé mon pain en frère,
J'ai donné selon l'appétit
J'ai crié sur les toits des rues
Des vérités qu'on n'a pas crues;
J'ai dit à ce peuple distrait
Des vieilles vérités écrites:
J'étais simple, et je les ai dites
Comme un enfant vous les dirait.

Aux faux poètes, ces faux prêtres
D'un faux dieu qu'ils ne croyaient pas,

Qui ne chantaient plus que les mètres,
Et la mesure et le compas,
J'ai parlé du fond des entrailles,
Comme un canon plein de mitrailles,
J'ai jeté le fer et le feu...
Ils n'ont rien vu que ma fumée
Ni la victime consumée
Ni le poète aux pieds de Dieu.

Ceux mêmes de ma confiance.
Les compagnons de mes penchants
Qui savaient tous mes jeux d'enfance
Et plus tard savaient tous mes chants
Je leur disais: Amis courage;
Apollon était à notre âge
Soleil, poésie et chaleurs...
Ma voix se perdait dans l'espace;
Les uns se parlaient à voix basse;
Les autres écoutaient ailleurs.

Comme le bien est difficile!
Ai-je dit en moi-même enfin;
Et si je n'avais pas d'asile,
Si j'avais soif si j'avais faim?
Moi qui donnais mes jours, mes veilles,
Et mon miel avec mes abeilles;
Moi qui donnais de chaque main
Sur la route du Capitole,
Je n'obtiendrais pas une obole
Dans la poussière du chemin.

Voilà les arts, la poésie
La gloire et l'homme courageux,
Et la muse qu'on s'est choisie,
Avec un cœur religieux.
Et plongez vos deux mains oisives
Dans vos entrailles convulsives
Pour savoir ce que c'est enfin
Ce feu que Dieu lui-même allume
Qui n'éclaire plus et consume
Ceux qui le portent dans le sein.

C'est une sage expérience
Qui m'éclaire sans m'affliger.

Ce qu'on ôte à mon espérance
Rend mon fardeau bien plus léger.
Seulement, un soir de tristesse,
Comptant mes jours dans leur vitesse,
Je me suis pris à murmurer.
Ma poésie était sans charmes;
Et comme j'ai chanté vos larmes,
J'ai pris mes chants pour les pleurer.

IX

A M. MÉRY, A MARSEILLE.

Méry, ton nom est doux, et ta colombe un jour
Méry ! l'a fait éclore avec des cris d'amour;
Le Midi t'a dardé sur le sein d'une femme
Le rayon de soleil qui fait éclater l'âme;
Le monde autour de nous est sombre et gémissant,
Et ta voix a chanté depuis le jour naissant
Toute ta vie enfin — et la mienne comme elle,
Vole et chante, et ta plume est au bout de ton aile!
Et d'où vient que chacun garde comme un trésor
Ses honneurs sans honneur et ses pauvretés d'or,
Et que nous secouons du ciel sur des nuages,
Notre robe de fleurs, de rêves et d'images;
Et que jusqu'à la mort, de nos deux flancs ouverts
Nous répandons l'amour, la tendresse et les vers ?
— Natures du Midi — natures expansives,
Limpides jusqu'au fond et pleines jusqu'aux rives.
Voilà tout ce qu'on dit de nous dans ce froid Nord
Le pays de l'hiver, du doute et de la mort !
— Je voudrais un enfant fier de succès d'enfance,
Qui passe du collège au collège de France,
Qui rêve du grand homme et va suer le mal
A labourer dix ans les lignes d'un journal.
Quand il a bu, rebu, rejeté sur ses maîtres
Ce qu'on nomme Paris et le métier des lettres;
Lourd, trop lourd de dégoûts, d'hommes et de hasards
S'il ne s'est pas noyé du haut du pont des Arts,
Je voudrais l'emporter avec des bras de mère
Et lui dire: — Enfant, tiens, vis d'air et de lumière:
Notre Provence abonde, et sans que nous sentions

Fleurit pour nos troupeaux jusqu'au sommet des monts;
Les hommes y sont bons, les femmes y sont belles
Avec de beaux enfants répandus autour d'elles;
Et Dieu nous a pétri des visages humains
Harmonieux et purs comme des chants romains,
Et nos filles du peuple ont leurs trois beautés franches,
Le front haut, les yeux noirs, et toutes les dents blanches:
Regarde sous tes pieds, regarde à ton côté
La nature plus belle encor que la beauté,
Le sol tout virescent de force végétale
Avec tous les parfums de la terre natale!
Si ce n'est pas assez, enfant, voici la mer
L'infini qui respire avec toi le même air,
Et le soir qui remonte au ciel avec mystère
Et le ciel étoilé qui descend sur la terre;
Regarde, admire et chante, et nomme avec la voix
Le Ciel si tu l'entends, et Dieu si tu le vois;
Et comprends à la fin, si tu peux les comprendre,
Nos chants et nos amours pleins jusqu'à se répandre;
Ce qui fait qu'en Provence et devant ce tableau
Tous les hommes sont bons avec un cri du beau !
— Mais je rêve, Méry; je sais tout près des nues,
Des fleurs de nos rochers qui ne sont pas connues,
Je sais des lits de mousse éternels et couverts
Où les ailes du cœur font éclore nos vers;
Je sais que nul n'a vu l'œil baissé d'une femme,
L'autre côté du mont, l'autre penchant de l'âme,
Et que l'effort uni de tout le genre humain
Ne devine jamais ce que j'ai dans la main.
Méry, laisse à Paris tes vers et ta couronne,
Ne traverse jamais la Durance et le Rhône,
Aux portes de la mer demeure sur les eaux,
Comme une renommée où passent des vaisseaux.
Tu ne crains pas l'injure et la pierre qui tombe
Et la fronde d'enfant qui tue une colombe,
Et Marseille, au Midi, garde à l'abri du Nord
Le berceau du vivant et la tombe du mort.
Moi, l'enfant de Vaucluse et que Paris fait homme,
J'ai ma Mantoue aussi, j'ai ma petite Rome,
Et ma treille au soleil, mon seuil où j'ai mûri
Erit, ille Deus— car c'est un Dieu, Méry.

LES AMANDIERS D'AVRIL

A ADOLPHE NOURRIT, MORT

Je me disais: Mon Dieu, que la Provence est belle !
Voilà le mois d'avril, et voilà l'hirondelle,
Les premières amours, les premières chaleurs,
Les premiers papillons et les premières fleurs;
Et voilà l'amandier dont le rameau s'élève
Dans d'humides baisers qui partagent sa sève ;
Son bonheur parfumé, jusqu'à cent pas de lui,
Dans ses soupirs en fleurs s'exhale épanoui.
Et si l'on savait bien l'hymen de toutes choses:
Quelle nuit amoureuse a fécondé mes roses,
Quel amant de la terre, à son sein nu qui dort,
Près d'une marguerite éveille un bouton d'or;
Si je savais pourquoi mon âme aussi s'éveille
Avec tout le frisson d'un sommeil de la veille,
Et, malade, veut boire à la coupe de feu
Des baisers plus brûlants que le soleil de Dieu !
Je me disais: Mon Dieu, comme la terre est belle,
Et comme le printemps est revenu fidèle!
Il semble qu'au verger, sur les arbres à fruit,
Tous les chastes amours sont éclos cette nuit;
Et nous allons mourir de parfums et d'arômes;
Car cet air du matin est trop pur pour des hommes.

Et voilà je ne sais quel nuage, en passant,
Jette sur la Provence une tache de sang.
Un message de Naple arrive, et ce message
Change tout mon printemps et tout mon paysage.
Paris !—Eh bien! Paris! Nourrit croyait à Dieu,
Il savait qu'on jouait le joueur et l'enjeu;
Et Nourrit, tiède encor de chant et d'harmonie,
Sur un pavé de rue a jeté son génie,
Pour que son sang vous dit, en jaillissant tout chaud:
«Vous le voulez bien bas;—Je voilà de bien haut! »
Oh! qui recueillera cette leçon sanglante,
D'une mort si subite, après l'autre si lente?
Ce ne sera pas vous, ingrats indifférents,
Dont la place à *Robert* ne coûte que cinq francs;
Ce n'est pas vous, *monsieur*; ce n'est pas vous, *madarne*,

Qui changez tous les soirs de passion et d'âme
Ni Paris tout plâtré de vers et de romans,
Ni ses Athéniens fous de raisonnements:
Ce sera toi, jeune homme à la pâle figure,
Qui fouilles tout le jour ton flanc comme un Augure,
Et qui, sans te lasser, d'un courage pieux,
Cherche dans l'intestin ce que veulent les dieux.
A voir celle cervelle en sang et qu'on retrouve
Comme celle d'un chien mangé par une louve,
Quelque chose épouvante; on cherche avec terreur
Si travailler vingt ans n'est pas vint ans d'erreur,
Si cet amas de chairs mortes, demain pourries,
N'eut qu'un rêve éternel des grandes duperies,
Et s'il ne vaut pas mieux s'arrêter, au besoin
Et puisqu'il faut enfin revenir de si loin,
S'attacher dans le pré, Comme l'ânon qui broie
Et mange en paix son herbe au bout de sa courroie.
C'est ainsi, bon jeune homme, et garde une liqueur
Que le moindre mélange aigrit au foud du cœur;
Garde l'amour du bien, sans autre récompense,
Et parfume ta vie avec la fleur qui pense j
Car tout le reste échappe, et le génie humain
N'a jamais pu porter l'océan dans sa main.
A Paris, quoi qu'on fasse, à Paris, quoi qu'on dise,
Tout n'est pas bruit, marché, trafic et marchandise,
Gloire d'une soirée, affaire du moment,
Et mensonge public où tout le monde ment.
Quelque chose est plus grand et vaut bien mieux: c'est l'homme
Ferme et qui croit en Dieu, comme le pape à Rome
Qui bâtit sur son cœur comme sur le rocher,
Et bâtit vers le ciel et pour s'en rapprocher,
Et qui sous sa poitrine et sa chaleur féconde,
Couché sur son pays, voudrait couvrir le monde,
Et dire avec amour: Voyez-vous ce chaos?
Je n'ai fait que chanter, et les bons sont éclos.
Celui-là sait son compte, allez: vous pouvez faire
Ce qu'on fait aujourd'hui contre son meilleur frère;
Appuyé sur son mur, comme le fruit vermeil,
Il attend pour mûrir les rayons du soleil.
Celui-là, vous pouvez le jeter de la scène,
Et prononcer son nom d'une bouche malsaine;
Allez dire, allez dire, au plus bas d'un journal,
Que vous pouvez mal faire et lui faire du mal;
Il ne quittera pas la couche de sa femme,

La lèvre chaude encor des baisers de son âme,
Pour franchir sa fenêtre et s'unir, sur le bord,
D'une main à l'amour et de l'autre à la mort:
Il attendra, vivant, que le firmament tombe,
Qu'on ait vu des serpents dans des œufs de colombe,
Que le soleil n'ait plus ni lumière ni feu,
Et la terre pas d'homme, et le ciel pas de Dieu.
—Courage, bon jeune homme; et si le bon Horace
T'a laissé sur la lèvre un sourire de grâce,
Après dix-huit cents ans, Horace, dans ta main,
Pèse encor plus que Rome et l'empire romain.
Moi je chante et je dis: O ma chère Provence!
Enivre-moi d'oubli comme d'imprévoyance;
Le printemps est en fleurs, et l'alouette, aux champs,
Prélude à des amours, comme moi, par des chants.
Laissez monter la fleur, laissez fleurir la sève,
Et le cœur du poète épanouir son rêve;
Regardez l'amandier, sans le jeter à bas;
Car, s'il mourait,— qui sait si je ne mourrais pas !

XI

MES AMOURS POUR AVIGNON *.

A M.R...

S'èré nas d'Italie, et dins lou tens qué canté,
Sé nous avien bandits, touti dous émé Danté,
Et sé Pétrarque érou moua noum,
Adécias, craidaiéou, la Touscane et Flourence
Gardé touti mis vers per toute la Prouvence, -
Et mis amours per Avignoun.

S'èré lou pape à Roume, et s'èré, vous respoundé.
S'èré segur que Roume ei viéie per lou moundlé,
Et qué dévé changea soun noum;
Coumé su lou Roucas éternel dé san Pierré,
Bastiéou dins trés jours la gleise dou san père
Su la Mountagne d'Avignoun.

S'èré lou Rhosé gran, qué lou Rhin ei soun frère ,
Que vai jusqu'à la mar, que la mar n'ei tan fière,

Après Genève, après Lyoun,
En m'en anan néga passaiéou à toute heure
Passaiéou tout lou jour comé un homé qui ploure,
Davant la porte d'Avignoun.

S'èré Voocluse enfin, que Pétrarque l'appelle
Lou Tessin, et l'Arno, tan ié semblave belle,
S'èré Voocluse, aquéou béou noum,
Émé mi béous jardins, et mi béous prats qu'arrosé,
Quand me van marida tan pure émé lou Rhosé
Vourriéou passa dins Avignoun

S'èré fie à seize ans, sé me disien: siès grande,
Vos d'or, d'urgent, dé cheïne et de pendens? demande,
Oh! non volé ren, diéou, noun,
Volé de grans béous ieux, volé de dens qué risoun,
Que parloun su la bouque et mordoun ce qué disoun,
Coumé li fies d'Avignoun.

Siéou pas nas d'Avignoun, maï moun estelle hérouse
Ma fa naissé à *Bon-Pas* dins la sante Cbartrouse,
Et vous lou juré su moun noum:
Podé mouri deman , foou très pars de ma muse,
L'esprit ei per Paris, lou cœur ei per Voocluse,
Lis entrailles per Avignoun.

* on me pardonnera, je pense , ces strophes provençales; chaque mot est un souvenir d'enfance. Je n'ai pu résister au bonheur de parler la langue des *Trouvères* de Provence. Tout cela vit encore sur la lèvre des femmes, avec tout le génie de ce peuple, l'amour et la poésie.

XII

A REBOUL, A NIMES.

Ils t'ont glorifié, cher poète de Nimes,
Pour un vers déjà vieux, qui marche sur deux rimes,
Qui souffre de son âge et, pour se rajeunir,
Cherche dans sa mémoire et dans son souvenir,
Et j'ai béni ta main, qui toute la semaine,
Travaille le froment et la sueur humaine,
Et ton bon cœur qui lève un autre pain du ciel,

Dont Dieu donne toujours le levain et le sel;
Et quand j'ai lu ton livre, ainsi que pourrait faire
Un frère qui lirait une lettre d'un frère;
Quand je l'ai savouré, comme un fruit, jusqu'au bout,
Et que ma lèvre humide en a gardé le goût,
Tu ne peux pas savoir combien j'hésite à dire
Que cet homme peut-être a des pieds de satire...
Le torse d'une vierge, et la tête d'un saint,
Et peut-être un cancer à la place de sein;
Un assemblage, enfin, avec un air de grâce,
Plus monstrueux encor que le songe d'Horace.

Quel démon t'a conçu dans le peuple, et plus tard,
Te l'a fait renier, ingrat, comme un bâtard;
Et quel aveuglement t'a fait voir dans ton ombre
Qu'un peuple est une foule et n'est rien qu'un grand nombre,
Et qu'à peine échappé, tu dois, les yeux en bas,
Mépriser tes égaux, que tu ne comprends pas;
Et que Dieu qui délivre un homme avant les autres,
Et lui met dans la main le bâton des apôtres,
Ne le prend pas sur mille et pour d'autres desseins.
Et ne le choisit pas pour le salut des siens.
Et quel doigt t'a touché, quel souffle de doctrine
A séché la justice au fond de ta poitrine?
Que ton peuple à ta porte, assis avant le jour,
Demande pour sa faim une place à ton four,
Et pèse dans ta main, avec ses infortunes,
Le pain quotidien des misères communes;
Et que, sans t'émouvoir, fils du peuple et chrétien,
D'un malheur si nombreux et si proche du tien,
Sans un seul mouvement d'entrailles allumées
Pour jeter vers le ciel des strophes enflammées,
Tu réserves ton vers plein d'élan et de bond
Pour le dernier Stuart ou le dernier Bourbon ?
Pourquoi ta poésie, enfin, est-elle fausse,
Et, comme les enfants, se fait grande et se hausse,
Pourquoi pas une fleur qu'une hirondelle au vol
Peut caresser si fraîche et si proche du sol,
Pourquoi pas un baiser qui sur ta lèvre enflée
Promène sa fraîcheur avec ta giroflée,
Pourquoi rien du dimanche et du peuple paré
Qui parfume sa porte avec le buis sacré ?...
Mais un vers toujours froid qui s'enfle à l'hémistiche,
Et qui, né plébéien, se gonfle et se fait riche;

Où rien du cœur, enfin , n'a coulé; car on sent
Qu'il manque à chaque mot une goutte de sang!
Reboul, voilà le monstre et l'horrible assemblage
De poissons amoureux perchés dans un feuillage,
Qu'on ne comprend pas plus que le même hasard
Qui fit parler un chêne à la mort de César.

Un homme, enfant gâté de Dieu même et des bommes,
Riche, et lord à vingt ans, et pair de trois royaumes,
Beau pour qu'il fût aimé, grand pour que son renom
Mît tous ses envieux sous l'ombre de son nom,
A blasphémé, l'ingrat, Dieu, l'homme et la nature;
Et tout ce qu'il touchait tombait en pourriture.
Après Voltaire, après Rabelais le premier,
Son rire avait encor une odeur de fumier;
Son esprit nous a fait, à son image même,
Comme un esprit public de doute et de blasphème;
Tu le connais, Reboul, il est partout présent,
La généralion le porte dans son sang ;
Il est dans les romans, dans les vers, dans les drames,
Dans la main des amis, sur la lèvre des femmes,
Et le mal est si grand que chacun aujourd'hui
Méprise toute chose et commence par lui;
Ett que ce qui nous reste encor d'un peuple sage
C'est que nous n'osons pas nous cracher au visage.
Eh bien, crois-tu qu'il faille ajouter au poison,
Et dire un mot de plus dans cette déraison?
Il faut, comme Solon, devant la république,
Déchirer nos habits sur la place publique;
Et si l'on veut savoir pourquoi... comme Solon,
Il faut aller pleurer aux autels d'Apollon!
Il est temps de juger Byron, et de tout dire
A cet orgueil méchant qui ne veut que maudire;
Et de prendre à David sa harpe qui guérit
Les fausses visions et les troubles d'esprit.
Nous venons les derniers nous autres, et nous sommes
Las de philosopher sur la haine des hommes;
Il nous faut de l'amour pour tous, universel,
Quand il faudrait mourir pour l'apporter du ciel.
Eh !—si l'on te disait des hommes de cet âge
Que tes pauvres sont ceux qui souffrent davantage,
Que ce mépris public pour tout et pour chacun
Retombe dans le peuple au réservoir commun.
Et qu'on n'y songe pas, car c'est la foule immonde

Et la chose sans nom qu'on nomme *tout le monde*,
Un pauvre, un laboureur, un pâtre, un ménager,
Un homme de métier, Reboul, un boulanger,
Et toi-même, Reboul, qu'hier on vient d'élire
Comme David berger, à cause de la lyre!
Ne sentirais-tu pas tes frères dans ton cœur,
Et sur ton front divin la divine sueur
Et ce prompt désespoir qui fait pleurer un sage
Et fait tomber, un dieu même, sur le visage?
Depuis dix-huit cents ans, il a raison ou tord
Le fils du menuisier, triste jusqu'à la mort,
Et nul être vivant ne peut plus se promettre,
Qu'il vaut mieux que son frère et fait mieux que son maître !

Ah ! si tu t'essayais à marcher seul et droit
Sans mère à ton côté qui te donne le doigt;
Si ta muse oubliait qu'une muse latine,
L'a conçue autrefois d'Alphonse Lamartine,
Et si ton vers plus vrai, plus bas, plus familier,
Chantait comme le peuple avec le tablier.
Oh! quelle foule, alors, que tu n'as pu comprendre,
Accueillerait tes chants, Reboul, pour te les rendre;
Que d'hommes, réveillés de leur oubli profond,
Écouteraient la voix qui chante sur leur front.
Que d'heures de travail, lourdes et passagères,
S'envoleraient au ciel sur des stropes légères;
Comme on adorerait l'homme mélodieux!
Car le peuple a la foi, qui seule fait les dieux.
Mais ce temps eut son homme, assez haut pour descendre,
Qui brula son orgueil pour en jeter la cendre;
De grand homme il s'est fait petit, et ses chansons,
Sur la fibre du peuple ont trouvé tous les sons;
Il est venu s'asseoir au bord de la fenêtre,
Et l'ouvrier content chantait avec le maître;
Et la forge en frappant le fer à l'unisson
Éveillait partout l'aube avec une chanson;
Louise conjurait les amours infidèles,
En chantant sous le toit, près d'un nid d'hirondelle;
Les riches d'un écu, s'oubliaient le *lundi*;
Fêtaient dans un grenier un bonheur étourdi
Et s'enivraient de chants et de plaisirs honnêtes
En brisant sur les murs des vers de chansonnettes.
D'autres, dans les prisons, avaient longtemps chanté
La puissance, l'orgueil, et la méchanceté,

Et la France vendue—et Bourbon qui bivouaque!
Et brûle sur Paris la mèche d'un Cosaque.
D'autres —enfin nous tous, nous écoutions, meilleurs
Une joyeuse Écho qui chantait jusqu'aux pleurs
Jusqu'à pleurer enfin un chant mélancolique,
Qui réveillait chacun à la peine publique;
Rachel de nos malheurs, veuve de nos enfants
Qui donnait à ses cris la douleur de nos flancs.
Et Jean de Béranger presque né gentilhomme
S'est fait peuple, Reboul, comme Dieu s'est fait homme
Il est pauvre et veut l'être, et m'a dit à mon bras .
Je n'ai pas mis de masque, et je n'en quitte pas.
Et pour finir ses jours glorieux, il lui r este
L'amour des gens de bien et sa vertu modeste;
Et le peuple joyeux de la ville et des champs
Aime avec ses amours, et chante avec ses chants.

XIII

DEVANT LA GROTTE DE VÂUCLUSE.

Voilà la source au divin nom,
Ce flanc ouvert sur la campagne,
Et tout ce sang de la montagne,
Qui se répand sur Avignon;

Et voilà l'antre solitaire
Où le chant du poète un jour
Fit jaillir la source d'amour
Pour arroser toute la terre!

Laissez-moi voir ce que je vois,
Laissez-moi toucher chaque pierre;
Mon silence est une prière;
Ma prière n'a pas de voix...

Jeune de gloire et de veuvage,
La montagne a des fleurs au front
Vaucluse est pure jusqu'au fond,
Et verte sur tout le rivage;

Depuis qu'il est venu l'endroit

Garde son pas, garde sa trace
Et le luth d'amour et de grâce
Résonne encore de son doigt;

Et les échos toujours fidèles
Cbantent ses chants et font pencher
Des mille fentes du rocher,
Ces mille branches d'immortelles.

Et voilà sa maison sans bruit;
Comme son étoile va naître
Cette lampe à cette fenêtre
Qui veille encor toute la nuit;

Et lui, triste au bord de sa couche
Pour tant d'amour et tant de vers
A le tront ceint de lauriers verts...
Et pas un baiser sur sa bouche;

Car elle seule ne vient pas
Et n'a pour cette âme souffrante
Qu'une sagesse indifférente
La vertu de tous les ingrats.

Le poète chantait pour elle;
On ne la vit jamais passer,
Portant à sa lèvre un baiser,
Avec un cri de tourterelle.

Et dix ans la dame de Beau
A foulé sur sa noble tête,
La couronne en fleur du poète,
Comme le reste du troupeau;

Et trente ans de larmes, ô Laure!
N'ont pas éteint ce cœur si chaud:
Sans doute il aime encor là haut;
Car sa mémoire pleure encore !

Vaucluse, autel de la douleur,
Vaucluse, roche expiatoire,
Où trente ans d'amour et de gloire
Ne font que trente ans de malheurs,

Où ce luth qui nous accompagne,
Avec notre bonheur humain,
S'effeuille au toucher de la main,
Comme un rosier de la montagne!...

Ne me demandez pas pourquoi
Je suis triste de vous connaître,
Si vous me connaissiez, peut-être
Seriez-vous triste comme moi.

XIV

SUR LA ROCHE D'AVIGNON.

Du haul de la montagne où mon œil, d'un regard,
Embrasse au loin le Rhône et Vancluse et le Gard,
Tous ces beaux lacs flottants au sein d'une prairie,
Comme sept Nils au pied d'une autre Alexandrie,
Les Alpes,— le Mont-Blanc,— la mer,— le mont Ventoux,
J'avais quatre horizons et les embrassais tous; j
Et, le coude appuyé sur un mur d'où s'échappe
Chaque jour un débris du vieux palais du pape,
Je pensais à Pétrarque, et disais: Avignon,
C'est quelque chose, allez, couronné d'un beau nom!
Et puis, laissant au mur ses fentes lézardées,
Et m'élevant toujours des choses aux idées,
Pourquoi ces monts sacrés, qui sont sacrés partout?
Dis-je, avec ma pensée et ma réponse au bout.
Acropolis,—Sina,—Golgotha,—Capitole;
Partout la vérité sous le même symbole;
Partout cette montagne où l'on meurt, où Dieu met
Ces hommes à la base, et cet homme au sommet !
C'est que la vérité, que la foudre accompagne,
Éclate bien plus loin du haut d'une montagne?
C'est que le sacrifice est la plus grande foi,
Et doit dire: Voyez, et faites comme moi!
Et, mêlant tout à coup Avignon avec Rome,
Ce schisme, dis-je, est grand; ce pape est un grand homme !
Qui sait ce qu'il pensait de nous,—hommes nouveaux,—
Entre Bernard pour Rome, Abeilard pour les *Vaux*?
S'il n'eut pas l'Esprit saint de toute prévoyance,
Pour planter cette croix sur ce roc de Provence!

Ne condamnez jamais un homme avant le temps,
Ni cette vérité trop jeune de cent ans.

Je confesse la croix, comme Paul, comme Pierre
Et je dis du Saint-Père: il est aussi mon père;
Et je veux mourir fou, lorsque j'aurai trahi
La foi de mon Calvaire et du mont Sinai;
Mais je dis devant Dieu, par mon père et ma mère,
Sur ce mont s'est éteinte une grande lumière,
Et le sommet, peut-être, où devait flamboyer
Cette flamme d'Europe à présent sans foyer.
Qui sait ce qu'après Dieu l'intelligence humaine
Eut fait des fils aînés de l'église romaine !
La route, dans la nuit, se partage.—Écoutez
Comment la vérité parle des deux côtés:
Depuis dix-huit cents ans l'homme a sa conscience,
Et le savoir est bon sur l'arbre de science;
L'histoire,—ce n'est plus la colonne de feu...
Mais c'est aussi le peuple et les hommes de Dieu;
Et notre table écrite et notre prophétie,
C'est la raison aussi, cette vieille hérésie !
Athanasie est un juste; Osius est un saint;
Mais le sage Arias pensait comme Cousin,
Et Cousin comme Kant, Kant comme Mallebranche,
Et Mallebranche enfin pensait comme Ballanche,
Ballanche comme nous et l'homme de métier,
Et la France à présent comme le monde entier.
Or, écoutez ma voix d'Avignon, vous, à Rome:
Nous ne nions pas Dieu; mais ne niez pas l'homme,
Ou relevez la tête, et voyez cette croix,
Où les hommes d'Europe ont suspendu les rois.
Pas de Diète, avait dit le César imbécile;
Et vous dites aussi,—Rome,—pas de concile !
Eh bien ! je vous le dis comme un fils à genoux:
Mon père, sauvez-nous; mon père, sauvez-nous !
Les voyez-vous monter par centaine et par mille;
Et voyez-vous la mer plus haute que son Ile!
Tout le camp a surpris Moïse en oraison,
Et l'hérésie enfin de la terre—a raison !....

Le soleil se couchait dans sa poupre embrasée,
Et j'achevai dans moi ma brûlante pensée;
Et malgré mon silence et mon respect prudent,
Je bénissais Adam et les enfants d'Adam;

Coupable de savoir, sur la montagne auguste,
Comme un homme divin, ou comme un homme juste,
Dans un supplice affreux, sans l'avoir mérité,
J'aurais voulu mourir pour une vérité.

XV

A MON CHER AMEDÉ MÉREAUX.

Quand mon vers m'échappait comme un cri de torture,
Vous savez si j'étais poète de nature!
J'avais la passion
J'avais la vie au flanc les entrailles de mère
L'orage dans le cœur et l'éclat de tonnerre
Dans l'éclair de raison.
Depuis que j'ai fondu le plomb dans deux idées
Qui se tiennent à froid quand je les ai soudées,
J'ai—le secret de l'art,
Et le *sæpè stilum*, et la crainte et l'étude,
Et je donne à la muse, avec inquiétude,
Des baisers de vieillard.

O mon cher Amédée, à présent j'ai mon maître
Qui me regarde écrire et ne veut rien permettre;
Je doute à chaque mot,
A chaque doute enfin je doute de mon doute,
Ma source est dans mon flanc, je me perds goutte à goutte,
Et je garde mon flot.

C'est que mon pied, mon pied imprudent et superbe,
A senti remuer quelque chose dans l'herbe,
Et j'hésite en marchant;
Comme la nymphe errante au bord de sa prairie,
J'ai des songes distraits, et, pour ma rêverie,
J'ai négligé mon cbant.

Et vous, qu'avez-vous fait de votre mélodie,
De la fibre du cœur desséchée et raidie
Dans ses vibrations;
Et qu'a-t-on fait de vous, dites; où sont allées
Les premières amours, les premières volées,

Les premières chansons?

Dites, quel insensé vous a rendu plus sage,
Et quels sphynx accroupis ont gardé; ce passage,
Et quel doigt résineux
A touché votre front et la flamme divine,
Et rempli de fumée et d'odeur de résine
Le rayon lumineux?

On ne le sait jamais: seulement on s'éveille
Et le jour qui se lève est plus lourd que la veille;
Il suffit d'une nuit.
Notre verger, en fleur au bord de la croisée,
A souffert, le matin, de la froide rosée;
Et la fleur est un fruit.

Amédée, Amédée, oh! faites que j'oublie,
Ou ma folle sagesse — ou ma sage folie;
Venez, je ne sais rien;
Je sais dans la montagne où je les ai trouvées,
Des muses qui feront éclore des couvées
Au pied d'un romarin.

Venez voir refleurir avec la mousse verte
Et les œillets des monts dans la roche entr'ouverte,
Mes vers et vos chansons;
Et si vous n'aimez plus les chants des alouettes,
Nous irons, à genoux, cueillir les violettes
Sur le bord des buissons.

XVI

LA MAISON SUR LE ROC.

Regarde à ta fenêtre, ami; ne vois-tu pas
Ce pont sur la Durance et ce bourg? C'est *Bon-Pas*.
Et là-haut, ce coteau d'oliviers d'où l'œil plane
Au val de Cavaillon, de Nove et de Cabanne,
Enfin sur ce rocher, ce cloître et ce saint lieu,
Battu, comme Sina, par les foudres de Dieu?
C'est là que je suis né. Dieu seul a connaissance

Du moment de la vie et du cri de naissance;
Mais si l'on peut rêver, voici ce que je crois:
Je n'eus à mon berceau rien des enfants des rois;
Mais j'eus ces trois vallons, ces horizons sans voiles
Et ce soleil plus beau que toutes les étoiles.
Une aurore de juin, blanche au sommet du mont,
Fondait, sous ses pieds nus, les neiges du Piémont,
Et les eaux jaillissaient de toutes les Vaucluses,
Et les sources chantaient comme un concert des muses;
L'Isle avec ses jardins se baignait dans ses eaux
Et, sous ses ponts de fleurs, ses treilles en berceaux,
Ses femmes de vingt ans emplissaient leurs mamelles
D'un premier lait d'amour, pur et chaste comme elles,
Et partageaient leur sein à deux amants jaloux:
La lèvre d'un enfant et celle d'un époux.
On entendit au ciel chanter toutes les âmes
Qui doivent naître enfants dans les amours des femmes;
Ma mère eut tout à coup des entrailles de feu...
La mort passa sur elle, et ma sœur pria Dieu...
Dans un cri j'étais homme, et je venais de naître.
Mon père sur ses mains me prit à la fenêtre;
Et, m'élevant au ciel, comme pour des serments,
Dans les cris de ma mère, et mes gémissements:

« Voilà l'enfant, dit-il, l'enfant de la contrée;
Je le voue, et j'en fais une chose sacrée;
Il sera dépouillé de ses biens en naissant,
Et n'aura du midi que le cœur et le sang;
Banni pendant quinze ans, quinze ans il saura comme
L'homme fait le travail et le travail fait l'homme;
Et quand il reviendra de son exil du nord,
Celui-là sera vieux, celui-là sera mort;
Il passera devant la maison de son père:
Rien ne le connaîtra, ni l'homme ni la pierre;
Alors il s'écriera, les larmes dans la voix:
« Où donc est mon pays dans tout ce que je vois ? »
Il reviendra, n'importe; une raison profonde
Est au fond du malheur comme au fond de ce monde
Et Dieu l'y précipite aujourd'hui; mais demain,
Il en remontera la sagesse à la main,
Sachant pour tout savoir qu'au bout, quand nous y sommes,
Nul n'a plus de six pieds de la terre des hommes,
Que la lyre est errante, et qu'il peut être beau
De n'avoir sous le ciel ni berceau ni tombeau.

Alors humble de cœur, mais fort de sa faiblesse,
Ce sera pour l'élan si son âme s'abaisse,
Pour admirer encor, si ce n'était qu'un jeu,
Ce qu'il ne comprend plus dans les desseins de Dieu...

J'ai revu sur son roc, vieille, nue, apauvrie,
La maison des parents, la première patrie,
L'ombre du vieux mûrier, le banc de pierre étroit,
Le nid que l'hirondelle avait au bord du toit,
Et la treille, à présent, sur les murs égarée
Qui regrette son maître et retombe éplorée;
Et dans l'herbe et l'oubli qui poussent sur le seuil,
J'ai fail pieusement agenouiller l'orgueil;
J'ai rouvert la fenêtre où me vint la lumière,
Et j'ai rempli de chants la couche de ma mère.

XVII

LE SOL ET LES HOMMES.

Savez-vous, amis francs et bons,
De Vaucluse et de la Durance,
Pourquoi nos champs sont si féconds,
Dans le plus beau pays de France?
Pourquoi nos femmes ont l'abord,
La taille, la marche et le port
Majestueux de la déesse,
Et nos hommes le parler dur,
Le regard droit, le coup d'œil sur
Et le geste plein de rudesse?

Pourquoi, sous cet abri des monts
Et sous ce soleil, d'ordinaire,
Nos vents, quand nous les enfermons,
Roulent l'éclair et le tonnerre,
Arrachent, comme avec les mains,
Nos arbres sur nos grands chemins,
Et les jettent à la renverse;
Et quand nos vents sont séparés,
Nos cieux s'entr'ouvrent sur nos prés,
Et répandent la pluie à verse?

Pourquoi le pasteur des troupeaux
Attend que la lune décline,
Et choisit l'heure du repos
Pour les mener sur la colline;
Pourquoi, la nuit, le vent serein,

Qui souffle dans le romarin,
Rend la brebis plus affamée,
Et lui sert un large festin
De buis vert, de sauge et de thym,
Dont la montagne est parfumée?

Pourquoi nous disons tous les jours:
Cette fille a pris ce jeune homme;
Ils n'ont compté que leurs amours,
Sans compter la dot ni la somme.
Ils avaient vingt ans tous les deux
Et les parents se moquaient d'eux;
C'est bien fait, ma foi: quand on s'aime,
On se prend, la main dans la main,
On fait des époux sans l'hymen,
Et des enfants sans le baptême.

Et savez-vous enfin comment
L'air, le ciel, l'homme et la nature,
Roulent chacun un élément
Et des passions sans culture?
Comment le midi, ce jardin,
Le jardin de France et l'Éden
Avec toutes les jouissances,
Rassemble dans un même lieu
Tous les ordres sacrés de Dieu,
Toutes les désobéissances ?

C'est que tout est robuste et fort
Dans ce pays; c'est que nous sommes,
Dans ce désordre, tous d'accord,
Le ciel, la nature et les hommes;
C'est que Provence et Provençaux
Sont nés les premiers nés des eaux,
Dans des éclairs et des tempêtes,
Le jour que Jupiter Ammon
Était aux couches de Junon...

A la naissance des poètes!

XVIII

LE MALADE ET L'ORAGE,

Ne jouez pas avec la flamme;
Ne jouez pas avec les flots,
Avec les passions de l'âme,
Avec la vie et ses fléaux;
Enfermez-vous pendant l'orage,
Priez de tout votre courage,
Car votre mort est sur les toits.
Car cet éclair est votre maître,
Et quand il passe à la fenêtre
Faites le signe de la croix!

Ce matin, un soleil de Naples, un ciel d'Espagne;
Et l'orage à midi, l'orage universel;
Le soleil s'éteignait au front de la montagne;
Et les éclairs divins flamboyaient dans le ciel;

Et dans les airs roulaient des éclats de mitrailles:
Les nuages luttaient contre les ouragans,
L'espace s'entr'ouvrait jusque dans ses entrailles,
Et l'on voyait au fond des forges de géans;

Et nous étions assis, pâles comme des âmes,
Nous regardant penser et ne nous parlant pas;
Les enfants se cachaient dans les genoux des femmes,
Les femmes dérobaient leurs têtes dans leurs bras;

Chacun, avec sa foi, murmura sa prière:
Tout le monde avait peur, tout le monde pria;
Les enfants, qui tremblaient, disaient les *Notre Père*,
Les femmes, qui pleuraient, les *Ave Maria*.

Et le tonnerre, alors,—croyez-moi sur parole,
Je l'ai vu terrassé, mort et se débattant ?—
Comme enchainé par Dieu dans une parabole,
Le tonnerre, à nos pieds, tomba comme Satan;

Il était rouge et noir, avec l'odeur du soufre;
Ce signe de l'enfer, ce doigt de Dieu qui dit:
Voilà le vieux Satan, voilà l'enfant du gouffre,
Et vous reconnaîtrez celui que j'ai maudit.

Il nous a rejeté sa fumée au visage,
Comme un génie éteint, comme un ange déchu,
Comme un dernier blasphème enfin à son passage
Le cri de la défaite et le sang du vaincu,

Et puis s'est relevé, pour fuir dans la tempête,
En ravageant les fleurs et les fruits du jardin,
Et je l'ai poursuivi de mes chants de poète,
Comme l'ancienne voix le chassa de l'Eden;

Et ce qu'il a laissé, comme autrefois, l'infâme,
C'est un beau fruit tombé dans sa maturité,
Les frayeurs d'un enfant, les sanglots d'une femme,
Et l'éclair qui s'éteint comme la vérité;

Ah!—croyez-moi—je suis un homme de courage
Et mes yeux sont plus forts qu'un éblouissement,
Et demain j'aurai peur,—j'aurai peur d'un orage,
Où vous n'avez rien vu que votre aveuglement;

Et je vous dis: craignez une chose inconnue,
Craignez ce que le peuple appelle le démon;
Le hasard et la mort qui tombent de la nue,
Et cet événement qui n'a jamais de nom;

Et dans notre Provence, où tout nous dit:—Que saisje?
Où le froid et le chaud font mourir l'olivier,
Où nous avons en juin des montagnes de neige,
Et des bois de lilas au milieu de janvier;

Où chaque loi de Dieu rencontre son obstacle,
Des hivers, des étés, des fleurs et des amants;
Où le ciel à toute heure a besoin d'un miracle
Pour tirer du chaos l'homme et les éléments;

Ne jouez pas avec la flamme;
Ne jouez pas avec les flots,
Avec les passions de l'âme,
Avec la vie et ses fléaux;

Enfermez-vous pendant l'orage;
Priez de tout votre courage,

Car votre mort est sur les toits,..
Car cet éclair est votre maître,
Et quand il passe à la fenêtre
Faites le signe de la croix!

XIX

DU VILLAGE D'EYRAGUE.

A ma sœur

La Durance, amoureuse un jour de bords fertiles,
Fit de ce beau vallon un beau lac semé d'îles,
Et puis laissait à flot, sous un soleil de juin,
Des champs couverts de blé, des prés couverts de foin..
Eyrague est né, dit-on, de la terre féconde
Et ses filles aussi de l'écume de l'onde;
En dansant tout autour d'un feu de romarin,
Des femmes l'ont bâti des sons d'un tambourin
Depuis, chaque poète y marche sur des flammes,
Enlacé, jusqu'au cœur, d'une chaîne de femmes.
La plus belle a seize ans ;—mais qu'elle ignore encor
Toute sa beauté pauvre et son sourire d'or !
Ah! si tu les voyais, à rendre fous les sages ,
Dans un rayonnement de leurs jolis visages,
Sur leur lèvres latines égarant chaque mot,
Avec cet air romain qu'elles parlent si haut,
Toi qui veux mon bonheur, tu me dirais : Laquelle
Veux-tu choisir pour vivre et mourir avec elle?
Je veux celle qui passe, un enfant à son bras,
Belle comme Sabine, et qui ne le sait pas
—Voilà le lieu, ma sœur, que s'est choisi ton frère,
Pour vivre ou pour mourir, travailler ou rien faire;
Ton frère, bonne amie, à qui tu dis toujours:
As-tu bien mesuré tes œuvres et tes jours ?
Et qui, sans t'écouter,—ô muse intimidée!
Comme un lierre. s'attache et monte à son idée.
J'ai trouvé des parents qui m'ont fait un pays
Et j'ai presque oublié ce que c'est que Paris,

Et je compte à présent, aux feuilles de mes roses,
Vos grands événements et vos petites choses.
Le matin, je me lève et, quand j'ai bien dormi,
La mouche, sur le mur, le dit à la fourmi;
Quand je n'ai pas souffert, quand je n'ai plus la fièvre,
L'ânesse pour son lait bondit comme la chèvre;
Et quand j'ai faim, à jeun, pour une couple d'amis,
Dans les nids, en chantant, chaque poule en fait deux;
Puis, à midi brûlant, la chaleur et l'abeille
Qui bourdonne à la grappe et m'endort sous la treille.
L'après-midi se passe: au soir, la paix des champs
Et les élang plaintifs, tristes avec des chants,
Derniers soupirs du soir, dernière défaillance,
D'un beau jour de repos qui meurt dans le silence;
Alors s'ouvrent les fleurs, s'ouvrent les cœurs fermés
Une pensée à ceux que j'ai le plus aimés,
Une pensée à toi.—Voilà, ma honne amie,
Mes chambres, mes journaux et mon académie.
Cependant les enfants, hier, vinrent crier
Que le chevreau mordait aux feuilles du mûrier.
L'émotion fut grande; on courut à ba bête;
Mais il bondit trois fois des pieds et de la tête,
Et dans la grande allée, entre les deux jasmins
Un tout petit enfant tomba sur ses deux mains.
Voilà l'événement la grande chose humaine
La révolution qui dure une semaine;
Puis comme ce matin sans penser à son mal,
L'enfant entre ses bras caresse l'animal.

Ah! quand je suis assis le soir quand je m'attarde
Dans le verger du nord qui de loin te regarde
Un enfant à mes pieds deux femmes près de moi .
Moins mes sœurs que ma sœur mais mon sang comme toi
Je leur dis bien souvent: il me manque à cette heure
La plus digne des trois, sans doute, et la meilleure;
Et je les laisse lire au plus pur de mon cœur
Mon mystère d'amour que j'appelle ma sœur.
Mais tu n'es jamais là; ce n'est jamais toi-même:
C'esl un miel que je fais avec la fleur que j'aime;
C'est un vers qui s'échappe, uu rayon du midi
Que tu reçois là-bas, éteint ou refroidi.
Ah ! viens voir ton enfant qui recommence à vivre
Et relit dans son cœur le savoir d'un gros livre

Et ne sait rien que toi que sa sœur, près d'Orgon,
Qui le faisait courir, pieds nus sur un balcon
L'élevait dans ses bras à toutes les tendresses
Et quand l'enfant pleurait, l'enchantait de caresses.
Arrive le matin ou le soir ou la nuit,
Légère comme un songe, avec des pas sans bruit,
Et tu me surprendras rêvant à cette amie
Ou veillant dans mon sein son image endormie,
Avec la poésie et les vers consacrés,
Avec tous les parfums dans les vases sacrés.
Et si tu dis, ma sœur ô ma sœur bien-aimée!
Que celui qui s'endort endort sa renommée
Sache donc ce que c'est qu'un homme glorieux
Et ce qu'il faut d'oubli pour faire un homme heureux.
Une heure de respect entre enfants du même âge
L'arche d'une famille et son bon témoignage
Un mot que je t'écris qui rappelle vingt ans
Et les plus petits riens de lieu, d'âge et de temps;
Quand il viendrait de loin, affaibli du voyage
S'il te fait oublier l'absence et le veuvage
Vaut des siècles futurs et des siècles passés;
Pense à moi, c'est beaucoup ; aime-moi c'est assez.

XX

A LA PETITE MARIE

Quand vous lirez ces vers ma petite Marie
Vous aurez fait un pas de dix ans dans la vie;
Et bien que vous soyez la plus jeune de nous,
Vous aurez vous aussi, vieilli dans votre linge,
Et vous aurez perdu quelque chose de l'ange
Que le Ciel avait mis en vous.

Vous serez grave alors, comme à présent riieuse;
Votre joie était folle et sera sérieuse;
Vous verrez votre mère à ses heures d'ennuis,
Vous regarder souvent d'une autre inquiétude
Qu'au temps où vous pleuriez où sa sollicitude
Berçait votre sommeil des nuits.

Vous verrez vos parents, tous les soirs en famille
Parler de mariage et de vous, belle fille:
Votre mère qui fait son rêve et s'en dépend
Votre père aggravé de ses soucis de père,
Qui doute sagement et craint plus qu'il n'espère
De l'avenir de son enfant;

Et vous devinerez pourquoi vous êtes femme,
Au souci qui suit l'âge et grandit avec l'âme;
Et si vous regardez au fond de votre cœur
Vous y verrez l'enfant morte aussitôt que née
Et vous aurez en vous comme une sœur aînée
Qui pleure sur sa jeune sœur.

Et vous lirez ces vers de votre vie écrite,
Pour vous voir telle enfin que vous étiez, petite:
Vous étiez belle enfant; vous aviez de grands yeux;
Vos cheveux étaient blonds d'or comme une auréole;
Votre bouche essayait sa première parole
Et votre souvenir des cieux.

Vous n'aviez que cinq ans, et vous étiez jolie;
Vos parents vous baisaient d'amour avec folie,
Et le monde ajoutait ses caresses aux leurs;
Et l'on disait de vous: Attendons, avec l'âge,
Ces feuilles vont s'ouvrir et s'étendre en feuillage;
Ces boutons vont devenir fleurs.

Vous aviez mille jeux que vous changiez pour d'autres
Mille jouets d'enfant dont nous faisons les nôtres .
Et nous vous aimions tous de mille amours divers;
Et vous me ravissiez, les soirs de nos dimanches,
Quand vous leviez au ciel vos petites mains blanches,
Comme si vous disiez mes vers.

Vous pleuriez sans chagrin, seulement par coutume;
Vos larmes, en tombant, séchaient sans amertume.
L'enfant pleure et sourit jusque dans son sommeil:
Vous, c'était tous les jours, et pour les moindres choses,
Les papillons faisaient trembler au bord des roses
Toutes ces perles du soleil.

Vous aviez des parents, jeunes comme vous-même,
Avec leurs deux amours et vous leur troisième;

Vous étiez cet enfant qu'on demande à l'autel
Que le prêtre a sacré bien avant sa naissance,
Où la mère a donné toute son innocence,
Pour que son fruit fût immortel.

Vous aviez tout, enfin, tout, même l'ignorance,
Beaucoup d'ans devant vous et beaucoup d'espérance,
Et nous vous bénissions de baisers et de vœux;
Moi surtout, qui peux voir de mes yeux de poète
Quels flux de haute mer, quels vents, quelle tempête
Poursuit les jeunes et les vieux.

Et si vous regrettez votre première enfance,
Vos deux bras qui s'ouvriraient à nous sans méfiance,
Vos courses, vos pieds nus, vos bonds de chaque instant,
Vos jeux, votre bonheur, votre dernier sourire,
Votre mère n'aura qu'un mot sage à vous dire:
Ma fille, hélas! j'en pleure aulant !

Alors, je serai loin, qui sait! dans des tourmentes,
Rêvant encor de vous des images charmantes,
Retrouvant dans mon cœur, cueillant, sans les chercher,
Ces fleurs des souvenirs fraîches et parfumées,
Que le vent emportait et qu'il aura semées
Dans les blessures d'un rocher.

Et si l'on veut savoir de moi, votre poète,
Pourquoi je vous chantais quand vous étiez muette,
Ah ! dites que ces vers me sont venus de vous,
Que je les ai reçus d'un souffle de votre âme,
Un soir que vous faisiez sur moi la grande femme,
En vous dressant sur mes genoux.

XXI

LE CERISIER

Hier, j'étais monté sur le vert cerisier
Et vous étiez assise, en bas, près du rosier;
Tous les fruits étaient mûrs sur ma tête, et les roses
Aussi sur votre tête étaient toutes écloses,
Et sans savoir pourquoi cet échange, d'ailleurs,

Vous regardiez mes fruits, et j'enviais vos fleurs.
Quand j'avais bien choisi sur les plus hautes branches,
Vous leviez vos deux bras, en joignant vos mains blanches,
Et mesurant de l'œil, la distance, avec bruit
Je jetais au hasard les feuilles et le fruit;
Et dans ce jeu des champs et de la solitude,
M'est revenu de loin un souvenir d'étude:
C'est le jeune Jean-Jacque, à Genève, à Clarens;
Pauvre enfant, né poète et de pauvres parents;
Avant Paris avant ses trente ans d'agonie,
Et quand son avenir dormait dans son génie:
Il avait rejeté sur le bord d'un chemin,
Sa veste et le bâton qu'il avait dans sa main
Et sur un arbre à fruit, invitait aux cerises
Deux filles comme vous, bien blanches et bien prises
Qui s'oubliaient en route, avec lui, sans dessein
En allant à la messe au village voisin:
Celles-ci, celles-là, les mûres et les vertes !
Disaient leurs grands beaux yeux, leurs lèvres entr'ouvertes.
Lui, jetait tout ensemble, et des rameaux entiers,
Et se serait jeté lui-même volontiers.
On jouait à ce jeu; c'était un badinage
Qu'auraient imaginé trois enfants du même âge;

Puis on se reposait: les moments de repos
Étaient bruyants de joie et de joyeux propos.
C'étaient des demi-mots et des demi-sourires
On se parlait d'amour dans des éclats de rires.
Les fruits étaient meilleurs, et l'on retenait bien
Le moindre aveu surpris — qui ne promettait rien.
Quand on eut bien joué, elles étaient bien lasses;
Elles furent s'asseoir presque à vos mêmes places.....
Comme elles se parlaient, à l'oreille, à l'écart
Lui, prend une cerise, et la jette au hasard;
Le fruit fut s'égarer, et tomba — le dirai-je?
Sur un sein découvert aussi blanc que la neige
Soit surprise ou pudeur d'abord ce fut un cri;
Le sein en fut blessé; le cœur en fut meurtri.
Une femme pleura; Jacques eut une peur telle
Qu'il tombait à ses pieds, à genoux devant elle;
Demandait son pardon, priait et suppliait
Et baisait mille fois le mal qu'il avait fait.
Quand Jacques fut Rousseau, pauvre et dans l'indigence
Et vendant pour son pin sa noble intelligence,

Ouvrier de Paris — et quand Rousseau fut vieux
Et grand homme accablé de gloire et d'envieux
Et près de mourir fou, de celle maladie
Qui se nommait Voltaire et l'Encyclopédie;
Souvent le bon vieillard s'oubliait de trente ans,
Et se rajeunissait avec son jeune temps,
Et malgré les soucis de la gloire et de l'âge,
Le petit Jacque était encor dans le feuillage:
C'était l'été, le mois de juin, le cerisier,
La première rencontre et le premier baiser.
Ah! défiez la gloire, et défiez l'envie,
Le tonnerre et l'éclair tombés sur votre vie;
Défiez d'Alembert, Voltaire et Diderot,
La main de l'archevêque et celle du bourreau;
Vous êtes pauvre et vieux et proscrit; mais vous êtes
L'enfant blond aux genoux des filles des Charmettes;
Vous n'avez que quinze ans, vous êtes amoureux...
O Rousseau, grand Rousseau, que vous êtes heureux!

XXII

MATINÉES D'EYRAGUE.

A MADAME AMABLE TASTU

Si j'étais une fleur. je voudrais être éclore,
Et m'exhaler le soir dans mes parfums de rose!
Si j'étais un oiseau je voudrais être aux champs;
Si j'étais femme, enfin, je voudrais être aimée,
Et comme vous, répandre une vie embaumée,
Et m'épanouir dans mes chants.

Et pourtant vous pleurez, et je vous ai surprise
Un soir dans un éclat d'une âme qui se brise;
Peut-être tous vos pleurs n'étaient pas dans vos yeux
Je voyais le nuage, et vous étiez derrière:
Un orage muet qui roule sans tonnerre
Et va se perdre dans des cieux.

Hélas! c'était sans doute un moment d'agonie
Où votre Dieu lui-même a pleuré son génie;

Dans la même sueur de sang vous vous trempiez;
Et je vous regardais sans voir votre mystère,
Et j'étais la montagne entre vous et la terre,
Et je me troublais sous vos pieds.

Ah ! je sais que la vie à la femme est amère,
Car je suis femme aussi par ma sœur et ma mère,
Que le monde vous trompe avec de faux semblants,
Et que l'homme à tout âge est votre objet de peine,
Que vous portez toujours cette douleur humaine,
Et qu'elle habite dans vos flancs.

Mais vous, fille du ciel, car vous êtes élue,
Car le monde vous loue, et l'ange vous salue ,
N'avez-vous pas une âme et des chants dans la voix,
Et dans votre pensée où vous êtes poète,
Mille concerts secrets dont vous êtes muette
Et que j'entends quand je vous vois,

N'avez-vous pas l'esprit, la parole sacrée,
Et la seconde vie, et l'univers qu'on crée,
Le bien qu'on dit de vous, la gloire, le renom,
Et tout ce qui vous fait grande parmi les femmes,
Le monde qui vous aime, et le monde des âmes
Qui vous adore en votre nom!

Mais vous dites, je suis pauvre et laborieuse
Je fais ce que je puis et ne suis pas heureuse.
Oui—le poète est pauvre, et moi tout le premier,
Et les rois du pouvoir ne sont pas charitables,
Quand ils ont adoré des dieux dans des étables,
Ils les laissent sur le fumier.

Malgré cela je dis de vous et de moi-même:
La poésie, allez, c'est la femme qu'on aime,
C'est elle qu'on préfère et ce n'est pas son bien,
Et notre orgueil peut-être est dans notre indigence,
Notre richesse, à nous, c'est notre intelligence,
Et noire pauvreté unest rien.

M'OUBLIEZ VOUS?

La muse d'à-present est une Madeleine,

Qui vend à tous les Juifs des soupirs hors d'haleine,
Des plaisirs sans amour, des baisers sans saveur,
Mais qui, pour dérober sa honte et sa souillure
Rejette sur son corps sa longue chevelure,
En présence de son sauveur.

Moi, qui depuis l'enfance, épris d'elle, aimé d'elle,
Lui voue avec mon culte un amour si fidèle,
J'ai souvent à rougir de ses impuretés,
Car elle s'est vendue, et ce qu'elle me donne,
Ne fait pas oublier ce que je lui pardonne,
Ses infâmes célébrités.

Aussi, j'en veux, Alfred, à tous ces corps sans âmes,
Qui se font un plaisir de la beauté des femmes,
A ces chantres impurs jusque sur nos trépieds,
Qui lèvent jusqu'au front de leur muse cynique
Et la robe de pourpre, et la blanche tunique,
Qui descendaient jusqu'à ses pieds.

C'est beau peut-être à nous, enfants des mêmes hommes,
Quand on voit ce, qu'ils sont, d'être ce que nous sommes,
D'aimer même la muse avec timidité,
De garder la pudeur comme une belle chose,
Et de n'oser chanter que ce qu'une vierge ose
Dans sa chaste virginité.

Ah !—tout est là pour nous, le reste est un scandale
Et notre honne, époux de la muse idéale !
Pour chanter la débauche et vouer aux plaisirs,
Il suffit d'être un homme et qu'un jour la fortune
Vous ouvre ses deux mains et laisse de chacune
Tomber des heures de loisirs;

Mais aimer, en secret, d'un amour qui tourmente;
Dérober sous des fleurs les pas de son amante,
Et pendant la jeunesse et la chaleur du jour,
Malgré le sang qui gronde et les transports de l'âge,
Comme le rossignol chanter sous le feuillage
Tous les mystères de l'amour.

Voilà la poésie, et la tienne, et la nôtre,
Alfred, elle est la seule, et je n'en sais pas d'autre,
Si le monde se trompe avec de faux semblants,

Laissons faire le monde;— aux muses de la gloire,
Il faut la beauté pure, et la lyre d'ivoire,
Avec les longs vêtements blancs.

PARIS TOUJOURS PARIS.

Paris, toujours Paris: n'en parlez donc pas tant;
Car son souvenir même est un bruit qu'on entend,
Un bruit qui veille et qui travaille;
Vous savez, le malade a besoin de repos;
Il faut à ce blessé dérober ses drapeaux,
Et ne pas lui parler bataille.

Hier, j'étais souffant, et je n'ai pas dormi:
Vous m'aviez rappelé le nom d'un bon ami,
Qui me regrette en mon absence;
Nous avons mêmes cœurs, nous avons mêmes noms,
Et presque même sang, puisque nous nous aimons
Comme deux frères de naissance.

Ce matin, par mégarde, et sur un mot du cœur,
Votre bon frère ému souriait à sa sœur;
J'ai ma sœur aussi, mon ainée,
Ma sœur qui m'a vu naître et m'a porté souffrant,
Et toujours sans fléchir, sous le poids de l'enfant
A marché depuis qu'elle est née.

Puis vous avez parlé d'étude et de travaux .
Du nom de mes amis, de leurs livres nouveaux:
Vous avez dit, par fantaisie,
Que les arts rendent bons, que le beau rend meilleur;
Vous avez dans le mal réveillé la chaleur.
En y versant la poésie.

Taisez-vous, taisez-vous; j'ai besoin de la nuit,
J'ai besoin de dormir sur la gloire et le bruit,
Sur tout ce qu'on peut faire et dire;
J'ai besoin d'oublier qu'on peut mourir demain,
La pensée à la tête et la plume à la main
Et sans avoir fini d'écrire...

Je n'ai rien fait encor pour le jour où l'on meurt,
Pour soulever autour de moi cette rumeur

Et cette foule curieuse,
Qui nous montre du doigt dans la tombe où l'on dort,
Et dit, en nous voyant couché:—Cet homme est mort
Mais cette tombe est glorieuse! .

Ah ! tenez, j'ai la fièvre et je voudrais dormir,
Pour empêcher ce cœur de battre et de gémir;
Car cette vie est insensée!...
Cependant parlez-moi, parlez-moi de ma sœur:
C'est le seul souvenir que j'aime et que mon cœur
Pardonne encore à ma pensée!

A quels rosiers d'avril les avez-vous cueillies?
J'ai fait asseoir souvent mes heures recueillies
Sous le laurier et le jasmin;
Et peut être en tombant près de quelque racine
Ce qui pensait à vous après des mois, Justine
A refléuri sous votre main

Et vous vous m'apportez dans vos mains toutes pleines,
Mon pauvre cœur peut-être avec toutes ses peines
Les vers que jè n'ai pas écrits
Ceux que j'ai murmurés dans des crises muettes,
Car le ciel m'a donné, comme à tous les poètes
Mes chants pour étouffer mes cris

Vous m'apportez mes vœux de vous voir seule, assise
Assurant au travail votre main indécise
Tremblante sans savoir pourquoi
Tandis qu'à vos genoux je vous regarde faire,
Et que vos beaux yeux bleus, sans toucher à la terre
Viennent se reposer sur moi.

Et les mille désirs qui naissent l'un de l'autre,
Aussi purs qu'un regard baissé devant le vôtre,
Frais comme l'air du ciel natal,
Et blancs comme vos dents blanches, qui nous font dire
Qu'on descendrait du ciel, boire votre sourire
A votre bouche de cristal.....

Cent fois quand je suis seul j'ai rêvé ces folies
Et vous, sans le savoir, vous les avez cueillies
Sans penser ce que nous pensons,
Sans les troubles confus, sans les pudeurs honteuses

Sans écouter autour de vous, tumultueuses .
Nos insolentes passions;

Votre œil est vierge et fier; et votre tête est haute,
Et se se baisse pas pour regarder sa faute;
Votre parler est calme et doux.
Vous n'êtes que beauté, fleurs innocence et grâce;
On vous perdrait au ciel qu'on suivrait votre trace
A l'air qu'on respire après vous.

DANS LES PRÉS.

Vous n'avez que seize ans, et vous m'intimidez
Et je baisse les yeux quand vous me regardez,
Comme un enfant devant son père;
Et vous êtes pour moi la présence de Dieu
Je ne sais que brûler mon encens sur mon feu,
Et murmurer une prière.

Mes livres seraient là, je les lirais pour vous,
Ou je les brûlerais, à vos pieds à genoux
Les philosophes, les poètes,
Ceux qui depuis dix ans ne m'ont jamais quitte.
Et tous ceux d'à présent et de l'antiquité;
Ce qu'ils sont, pour ce que vous êtes.

Enfin vous me diriez de vieillir en un jour
De mourir à jamais dans une heure d'amour
Moi' si jaloux de renommée
J'immolerais je crois, le poète et l'amant
Pourvu qu'on sût combien j'étais le plus aimant
Et vous combien la plus aimée.

Et cependant, voyez vous n'êtes qu'un enfant
Vous n'avez qu'un bel œil qui s'ouvre et qui se tend
Et qu'une bouche à peine éclore,
Qu'une ligne du front qui monte et qui descend
Qu'une fraîche pâleur qui dérobe son sang
Comme la feuille d'une rose.

Ah ! c'est que la beauté vaut mieux que le savoir
Et mille ans à penser moins qu'une heure à vous voir;

C'est que la fleur d'un beau visage
Enivre de parfums, embaume comme un mort
La lierté du plus fier, la force du plus fort,
Et la sagesse du plus sage ;

C'est que l'éclat du beau, dans un rayonnement
Nous jette la lumière et l'éblouissement,
Avec l'amour involontaire;
Et ce signe sacré, ce beau qui me confond
S'appelle dans nos vers comme sur votre front
Le cri du ciel et de la terre.

CELUI-CI OU CELUI-LA.

Quand un homme, en passant, le soir, à votre porte,
Vous prend à votre sein votre rose et l'emporte ,
Et la baise à dix pas de vous;
Si vous l'avez suivi des yeux et du sourire,
Et le cœur sur la lèvre échappé pour lui dire:
Adieu, cette rose est à nous;

Le lendemain s'il vient et vous trouve souffrante
Et vous parle, en tremblant de chose indifférente
Et laisse en paix dans votre sein
Les troubles de la nuit avec leur violence
Et ce que votre amour même par son silence
N'a plus besoin de dire au sien;

Reposez-vous, le soir, au bord de votre couche,
Une main sous la joue un sourire à la bouche;
Dormez et rêvez en dormant
Rêvez qu'il va venir vous rapporter la rose
Et préparez l'autel et les fleurs où repose
Une image de votre amant !

—Quand un homme vous dit que vous êtes aimée,
Et dans votre pudeur pénètre à main armée,
Sans voir vos yeux qu'il fait baisser,
Et ce qu'on ne voit pas, votre chaste pensée
Qui baisse aussi les yeux, et se voile offensée
Au souffle du premier baiser;

S'il dit qu'il est à vous par droit de mariage

S'il dit qu'il a payé votre dernier outrage
S'il dit qu'il est *votre vainqueur*,
Ces mots de gros parler qui vous rendent timides
Et font voler au ciel vos colombes humides
Qui se baignent dans votre cœur;

Il vous reste—une mère infâme, et j'en sais une
Semblable, et qui va vendre à semblable fortune
La plus pure de ses enfants;
Il vous reste—à mourir dans les bras de cet homme;
Car vous êtes à lui, sa femme, et pour la somme...
La somme de cent mille francs.

À TOUTES

Ah! ne voyez-vous pas qu'une femme abusée
Soupire encor longtemps quand elle est épousée, ,
Qu'on vous vend à prix d'or comme un meuble aux encans,
Qu'union ou marché, ce que le monde appelle
Mariage, est toujours l'esclave la plus belle,
Aux voix de quelques trafiquands ;

Qu'une fois qu'on vous livre et que la vente est faite,
Vous quittez votre joie et vos habits de fête;
Qu'une nuit a flétri la couronne d'hymen,
Et que pas une, à moins qu'elle soit folle fille,
N'a perdu sans pleurer jusqu'au nom de famille,
Et n'a souri le lendemain;

Que le monde a toujours écrit ce pacte infâme
Avec la main d'un homme et le sang d'une femme;
Que voire beauté même est un malheur de plus...
Qui dévoue à Vénus la colombe immolée,
Pendant que l'autre échappe et reprend sa volée,
Hélas ! et ne reviendra plus;

Que le plus faible enfin est celui qu'on outrage,
Parce qu'on en triomphe avec moins de courage;
Qu'une femme vieillit et meurt à ces combats,
Qu'elle cède et se traîne et succombe à toute heure
Et que son seul refuge est dans ce qu'elle pleure
Avec ses enfants dans ses bras.

Et que dans cette lutte inégale, nos armes,
A nous, c'est notre force; à vous autres, vos larmes;
Que l'une y perd sa vie et l'autre son honneur;
L'une ses vœux trompés et corrompus de doutes;
L'autre son cœur, sa foi, son espérance, et toutes,
toutes l'amour et le bonheur !

Ce qu'on nomme une femme a si peu de durée,
Hélas! pour la plus belle et la plus adorée !
S'il fallait en ôter les soins, les vœux trompés,
Les soupirs étouffés, les plaintes sans issues,
Les larmes que le cœur répand inaperçues,
Les cris muets et dérobés,

Que vous resterait-il, ô femmes, qu'on envie?
Souffrir, languir, mourir, c'est toute votre vie;
Et quand l'homme vous trompe à de fausses amours
Et seul bonheur encor c'est d'être résignée,
Et de garder au cœur cette longue saignée
D'où votre sang coule toujours.

XXIII

UNE FILLE DU PEUPLE.

Rose est née un beau jour dans un bourg de Provence,
Comme un fruit de la terre et de la Providence;
Elle n'a pas vingt ans, elle vit à demi,
De travail tous les jours, de bal tous les dimanches,
Dans un amas perdu de trente maisons blanches,
Entre Avignon et Saint Remi;

Et vous pouvez compter le vallon pierre à pierre,
Vous ne trouverez pas la grange de son père,
Si quelqu'un du pays ne vous a dit son nom,
En ajoutant du doigt: Au bout des maisons blanche,
A ce beau mûrier vert qui de ses hautes branches,
Couvre le toit de sa maison.

Rose n'a pas vingt ans: elle vient sans culture,

Et riche comme on dit d'une belle nature.
Son cœur qui se réveille à ses premiers penchants,
Soupire innocemment comme l'herbe s'incline,
Quand le vent du matin qui vient de la colline,
Fait murmurer l'herbe des champs;

Mais elle a dans le sang ce que ce ciel en flamme
Verse d'ardent amour dans le sang d'une femme,
La chaleur du soleil l'éternelle chaleur;
Le besoin tout-puissant d'aimer et d'être aimée,
Ce mois de mai brûlant de la terre embaumée,
Où le fruit fait tomber la fleur.

Elle attend un époux, et longtemps à l'avance,
Lui donne un nom d'amour comme on fait en Provence;
Un époux jeune et beau comme on l'est à vingt ans.
Son bras qui s'arrondit, sa taille qui s'élançe,
Son sein qui se soulève et retombe en silence,
Dit: Je l'ignore et je l'attends;

Et si vous la voyez, seulement au passage,
Lorsque cette pensée éclaire son visage,
Avec ses cheveux noirs avec ses yeux ardents,
Avec sa bouche ouverte et prête à vous sourire,
Qui pour mieux caresser le mot qu'elle va dire
Sourit avec de belles dents;

Ah ! vous direz comme eux l'amour n'est pas un rêve,
C'est le transport d'Adam et puis la faute d'Ève ;
Et sans la fausse honte, et le monde qu'on craint ,
Vous la demanderiez pour femme et pour compagne,
Pour respirer tout seul le soir sur la montagne,
Cette branche de romarin.

Eh bien! voilà trois ans qu'un homme de la ville,
Avec des goûts perdus, avec une âme vile,
Un misérable enfin que le monde a quitté,
Pour se purifier s'est jeté dans cette onde
Pensant qu'on lavait là comme au courant du monde
Ses vêtements d'iniquité.

Il avait tout promis pour faire une victime:
Elle commit sa faute, et lui commit son crime;
C'est beaucoup, n'est-ce pas, c'est un malheur bien grand ?

Eh bien ! depuis trois ans cet homme l'abandonne;
Cette fille est perdue, et la raison qu'on donne,
C'est qu'elle n'avait pas d'argent;

C'est qu'elle était du peuple, Ève, et la première
Aux champs, tous les matins-, comme ses père et mère;
C'est qu'elle travaillait et vivait de ses mains;
Ce n'était pas assez pour cet oisif du monde
Qu'un dégoût de lui-même et l'humeur vagabonde,
Ont jeté sur les grands chemins I

A présent il voyage, et, de Marseille à Rome,
Promène, un peu partout, l'ennui d'un méchant homme.
Ah! s'il est sur la mer, qu'il ait un vent du nord;
Que l'esquif, en partant, et la vague marine
Lui retirent le cœur du fond de la poitrine
Et le jettent sur l'autre bord.

Et toi, viens avec nous, dimanche, après la messe,
Avec tous les parents et toute la jeunesse;
N'es-tu pas belle encor comme le premier jour?
Viens danser avec nous, ta famille amoureuse:
Et tu ne nous rendras, quand tu seras heureuse,
Qu'un sourire de ton amour!

XXIV

LES BLÉS.

LE RÉVEIL.

L'ouvrage, allons, à l'ouvrage!
Entendez-vous le sacristain
Qui sonne et chasse le nuage
Depuis trois heures du matin;
Et l'angelus qui vous réveille
Un soleil plus beau que la veille,
Et la cigale dans les champs,
Qui vous dit: la journée est bonne;
Partageons ce que Dieu nous donne:
Vous le travail—et moi les chants?

Toine et Thérin de la Croix-Blanche,
Rose et Francès du vieux chemin,
Lève-toi, c`est demain dimanche,
Et tu dormiras mieux demain.
Est ce donc aux bras de vos femmes
Que vos faux aiguisent leurs lames!
Çelui qui fait bonne maison
Le jour la nuit veille et travaille
Et mange et couche sur la paille
Pendant le temps de la moisson.

Le foin est resté dans les granges
Et le blé nous attend debout
Plus tard nous aurons les vendanges
Les fruits de septembre et d'août :
La terre est généreuse et grande
Et donne ce qu'on lui demande;
Travaillons, épuisons ses flancs,
C est ainsi qu'on fait des familles,
Qu'on enrichit ses belles filles
Et jusqu'à ses petits enfants.

Lève-toi; si la couverture
Te pèse au moment du réveil
Lève-toi, comme la nature,
Lève-toi,- comme le soleil!
Ton chien; ton bœuf et ton ânesse
Ton enfant malgré sa jeunesse,
Et ton père quoique vieillard
Tout doit sortir de ta demeure,
Tout doit être aux champs de bonne heure
Et tout doit en revenir tard ;

Et que ta moisson soit nombreuse
Que ton grain soit multiplié
Et que ta main laborieuse
N'ait jamais en vain travaillé;
Et que ta femme soit présente,
Image antique et bienfaisante,
Et, féconde aussi de bonheur,
Porte un enfant à sa mamelle
Comme la nature, et, comme elle,
Réjouisse le moissonneur.

Mais surtout, avant de rien faire,
Laisse tomber dans le sillon
L'épi du pauvre pour ton frère...
C'est le meilleur de ta moisson.
Laisse tomber cette semence
Pour l'an prochain qui recommence;
L'épi qu'on donne est immortel;
Et son grain produit une gerbe,
Et l'oiseau n'en mange pas l'herbe...
Car l'aumône fleurit au ciel!

LE DÉPART.

Jeunes et vieux, filles et femmes,
Le voisin avec le voisin,
Un village de trois cents âmes
Se réveille comme un essaim;
On chante, on crie à la fenêtre
Le bonjour pour se reconnaître,
On répond au fond des greniers
Et sur l'échelle et dans la rue
Et sur la place et la cohue
Commence à rire des derniers.

Les vieux vont, au coup de la messe
Bénir le jour et prier Dieu.
La jeunesse — folle jeunesse !
Va partir et veut dire adieu.
Toutes se lèvent les premières
Et bien longtemps avant les mères
Pour entendre le mot d'amour:
Quelqu'un passe devant la porte...
Elle reçoit, et l'autre emporte
Du courage pour tout le jour.

Il faut voir comme elles sont belles
Quand elles partent pour les champs,
Oh ! jamais vol de colombelles
N'eut tant d'ailes ni tant de chants.

A douze ans on n'est que glaneuse,
A vingt ans on est moissonneuse
On a la fourche et le volant,

On a des femmes qu'on commande
Mais dans les hommes de la bande
On n'a jamais qu'un seul galant.

Et voilà cette caravane
Sous le soleil et sous le vent.
Le chien l'enfant, le bœuf et l'âne
Ouvrent la marche et vont devant.
Les vieillards suivent — quand ils suivent;
Ils arrivent — quand ils arrivent.
Les jeunes marchent à l'écart
Et se heurtant à chaque pierre
Sont de dix saules en arrière
Et de dix baisers en retard.

Ainsi, dans toute la Provence,
Dans tout le comtat d'Avignon,
Et des sources de la Durance
Jusqu'où le Rhône perd son nom,
Les populations sont toutes
Par les champs et les grandes routes;
C'est la Grèce de Périclès,
C'est un jour de la vie antique
Et les douze bourgs de l'Attique
Qui vont aux fêtes de Cérès.

Et voilà ce que Rome appelle
La fête des dieux rassemblés,
Pour tresser au front de Cybèle
La couronne d'épis de blés.
Fêtes de Rome ou de Sicile,
De Théocrite ou de Virgile,
Je vous offre aussi mes épis:
Je ne suis qu'un pauvre jeune homme
Loin de Messine et loin de Rome...
Mais la Provence est mon pays!

LE TRAVAIL DE MIDI

Midi — c'est la chaleur, c'est l'heure dangereuse:
Les troupeaux haletants tombent sur les chemins;
Le ciel brûle la terre, et la terre fiévreuse
Fume et rend sa sueur comme nos fronts humains.

Pas d'oiseau dans les champs, pas même une alouelle
Sur le bord de la route ou le bord des sillons;
L'herbe se couche et dort, la fleur penche sa tête
Et languit et se rend à tous les papillons.

Le lézard sort des murs, la couleuvre insolente
Traverse le chemin et siffle sous vos pas,
Et l'air devient plus lourd, l'heure devient plus lente:
Tout mourrait, si la brise, enfin n'arrivait pas.

Et votre seul refuge est un chant de Cigale
Qui, sur un cep de vigne ou sur un épi d'or,
Vous mesure, en dansant, sa voix toujours égale
Et dans un long ennui vous berce et vous endort.

Et cependant c'est la bonne heure
Pour ce peuple de travailleurs
Et quand on dit: c'est la meilleure.
Ce sont eux qui sont les meilleurs!
Voilà la noble créature
Voilà le roi de la nature
Et voilà l'homme à Dieu pareil
Car il triomphe de la terre
Et tout le sang de son artère
Est plus fort que tout le soleil.

Votre journée est bien gagnée.
Travaillez à midi, les blés
Se brisent mieux dans la poignée
Lorsque midi les a brûlés.
A pleine faucille, à main pleine
Coupez ras et rasez la plaine,
Et l'un l'autre et tous avec tous...
Pour quelques heures ! — cela passe
Ce soleil, si fier dans l'espace
Sera couché plus tôt que vous!

L'hiver a fait germer trois mois cette semence:
Et trois mois de printemps la semence a fleuri,
L'été n'a que deux mois, et deux mois ont mûri
Sur cette immense plaine une moisson immense.

On dit: ce sont des flots; on dit: c'est une mer,

Une mer ondoyante en gerbes sur une île...
Un poète l'a dit, peut-être entre cent mille,
On est toujours cent mille à chanter le même air. . .

Ce sont des blés plus hauts que la taille d'un homme,
Des blés grands, des blés fiers comme ceux du midi
Qui s'élèvent du sol, majestueux et comme
S'ils disaient au soleil — vois comme j'ai grandi !

Et c'est tout un pays, une terre dorée,
Qui répand sous vos yeux et compte son trésor,
Une Italie au temps de Saturne et de Rhée,
Et sur un sol heureux les blés de l'âge d'or.

Dans son sillon qu'on lui désigne
Chacun part; tous ont pris leurs rangs,
Et tous, sur une même ligne,
Marchent comme des conquérants ;
Et dos courbé, tête baissée,
Ils enlèvent tout à brassée,
Et la terre fait sous leurs pas,
Et vous voyez la place nue
Au bout du champ qui diminue...
Mais eux vous ne les voyez pas.

Et les épis, à la surface,
Comme un camp qui s'est endormi,
Se réveillent sur tout l'espace
A l'approche de l'ennemi;
C'est le mouvement d'une ville,
Un matin de guerre civile.....
C'est la terre avec son amant,
Que l'amour trouble la première.
Et qui devine qu'elle est mère
Avec un saint frémissement.

Et la chaleur redouble, et tout brûle et tout fume;
Et s'il tombe un rayon brisé sur deux épis,
Il jette une étincelle et l'étincelle allume
La flamme et l'incendie allume le pays !

Mais Dieu ne le veut pas, car ils ont tant de peine,
Car ils ont tant d'enfants, car ils ont tant de cœur...
C'est assez qu'il ait dit dans un moment de haine:

Je te donne le pain au prix de la sueur.

La sueur, c'est le sang de l'homme qui travaille,
C'est son sang le plus pur et ce peuple, là-bas,
En a déjà sué pour plus de trois combats
Et trois fois plus versé qu'en un champ de bataille;

Grâce pour lui, mon Dieu, du haut du firmament,
Grâce, car il mourrait malgré tout son courage,
Car l'ouvrier n'est pas plus fort que votre ouvrage.
Et succomber n'est pas votre commandement...

Et ce peuple, toujours la plèbe
Toujours le frère du bétail,
Travaille et se fond dans la glèbe
Avec sa peine et son travail,
Et triomphe! — car il sait comme
Cette sueur arrose l'homme,
Et ce bras qui fauche un arpent,
D'un coup tranche comme la paille
Et la fortune qui nous raille
Et les deux moitiés d'un serpent..

Et pendant que le soleil darde
Sur leurs têtes et sur leurs cœurs,
Et que la nature regarde
S'ils seront vaincus ou vainqueurs
La plaine et l'immense étendue
Se couche, car elle est rendue
Et demande grâce à genoux.
Si vous ne voulez pas me croire...
Regardez,— morts de leur victoire
Les moissonneurs sont devant vous

Victoire! — ils ont vaincu; les blés jonchent la plaine;
Les blés fiers sont couchés; les champs en sont couverts;
Mais les hommes aussi succombent à la peine,
Et s'abattent mourants au pied des muriers verts...

Ah ! ce n'est pas assez, quand cette heure est passée,
D'un peu de vin à l'ombre et d'un morceau de pain;
Pas assez, pour refaire un corps et la pensée,
De s'essuyer le front du revers de la main;

Il faut de beaux enfants qui leur disent: mon père,
La femme qui les sert quand tout est surveillé,
Il faut manger la soupe à la même soupière
Et se sentir heureux d'avoir tant travaillé;

Et puis il faut dormir pour le corps et pour l'âme:
Heureux l'amant qui veille et plus heureux l'époux
Qui s'endort de fatigue à côté de sa femme
Avec son premier né couché dans ses genoux!

LA GLANEUSE

Et pendant que tout dort et que l'heure accablante
Comme un gazon brûlé couche l'homme et la plante,
Voyez-vous, sur les champs coupés,
Un enfant de douze ans, un blanc chapeau de paille,
Une jupe à mi-jambe et qui tombe à mi-taille,
Et qui boite en levant les pieds! .

C'est une pauvre enfant plus pauvre que les autres,
Qui n'a pas de moissons et glane auprès des vôtres,
Et fait sa gerbe sous son bras;
C'est Ruth à qui Booz a dit avec ivresse
Voilà, comme le maître et comme la maîtresse,
Prends, prends ce que tu voudras.

C'est dans le même champ, c'est la même orpheline
Baissée, et, comme un lys que la chaleur incline,
Penchée à l'ombre de son corps,
Glanant sa pauvreté sous les heures ardentes,
Et cherchant, à côté de moissons abondantes,
Des épis comme des trésors

Elle n'a que douze ans, s'appelle Rosalie:
Car on la nomma Rose, et puis Rose-jolie;
Et ceux qui l'aiment, l'aiment bien,
Car elle n'est jamais aux fêtes de village,
Et sachant qu'elle est pauvre, elle travaille, à l'âge
Où tous les autres ne font rien.

Elle a d'abord à l'ombre assis son petit frère
Qui la suit des deux yeux et la regarde faire,
Comme s'il savait, lui, combien

Il faut d'épis de blé pour faire une journée,
Combien il faut de jours pour faire une fournée
Et de travail pour faire un pain.

Elle suit le sillon, l'épuise et recommence,
Et va dix fois au bout de cette plaine immense,
Et, s'arrêtant à chaque pas,
Écoute et tend l'oreille, en renouant sa gerbe,
Et regarde son frère, à l'ombre, assis sur l'herbe...
Et l'enfant, lui, ne pleure pas.

Quand elle est lasse enfin, elle reprend haleine
Et se lève aussitôt, bat et rebat la plaine
Comme le chien et le chasseur,
Et quand sa gerbe augmente, elle est heureuse et fière,
Et se tourne toujours du côté de son frère
Et l'enfant sourit à sa sœur.

Et le soir, à la nuit, lorsque sa gerbe est faite,
L'enfant sur son bras droit, sa gerbe sur sa tête,
Elle part, s'échappe en fuyant;
La joie est sous ses pieds, la soulève et l'emporte;
Car sa mère est malade et l'attend sur sa porte,
Et va sourire en la voyant.

Et le long du chemin, la pauvre infortunée
Pleurerait volontiers d'une bonne journée,
De tant de peine et de butin; .
Car elle est à présent la mère de sa mère,
Et la sœur de l'enfant lui donne, la première,
Le lait du soir et du matin.

LA SOIRÉE.

La nuit est pleine de lunnières
Et la montagne est, à ses flancs,
Pleine de fleurs, le sein des mères
Plein des sourires des enfants;
Et le monde est plein de folie,
Le malheur s'apprend et s'oublie,
La mère pleure et l'enfant dort;
La terre est pleine de jeunesse,

Comme l'avenir de promesse,
Comme les prés de boutons d'or

Celle moisson est terminée,
La nuit tombe sur les chemins,
Et voilà la folle journée
Qui crie aux champs et bat des mains
On jette volants et faucilles,
On vole, on darde aux jeunes filles
Comme l'abeille sur le thym;
Alors, c'est la joie en démente:
Voilà ce soir qui recommence
Tous les baisers de ce matin.

La nuit descend, — bien:— à la brune,
L'amour est plus mystérieux;
La lune monte,— bien: — la lune
Est le soleil des amoureux.
Alors, un cri de farandole,
Cette autre folie espagnole;
Ils vont bondir jusqu'à minuit;
Si les mères voulaient encore,
Ils danseraient jusqu'à l'aurore,
Ils aimeraient toute la nuit..

Mais deux à deux et loin des mères?
A voix basse et sous son bras droit,
Chacun ramène ses chimères
Par le sentier le plus étroit;
Alors, c'est l'amoureux silence,
C'est le cœur mis dans la balance,
Les demi-mots; les petits pas...
Oh! laissez-les à l'aventure;
Donnez-leur toute la nature:
Ces sentiers-là n'égarent pas.

Et le poète sur la route
Demeure seul avec ses chants.
Il cherche et ne voit rien écoute
Et n'entend que la paix des champs
Toute son âme se recueille
Dans l'air qui caresse une feuille
A la cime d'un peuplier;
Il pense il rêve, il s'émerveille

Et son âme aussi se réveille
Pour aimer et pour supplier.

L'heure a beau sonner au village
Ils sont perdus dans les buissons
Ils sont perdus sous le feuillage
A des amoureuses moissons.
Oh! le poète vous supplie,
Laissez-leur l'heure qui s'oublie
Le soir et le repos du jour
Les baisers de la solitude,
Et le cœur mort de lassitude
Qui veut mourir encor d'amour.

Et lui, s'il peut chanter de la voix qui lui reste !
Avec la feuille et l'air, l'insecte et le gazon
Ce concert embaumé qui monte à l'horizon
Et va de l'horizon à la voûte céleste;
S'il n'est pas ébloui des étoiles du ciel,
S'il peut voir et penser devant cette étendue
Et sur le vent des nuits jeter sa voix perdue
Dans ce concert universel:

Oh! venez, revenez amoureuse jeunesse,
Revenez, à minuit, sur la borne des champs:
Il n'est ni vieux, ni sage; il aime la sagesse;
Et vous aussi, peut-être, aimerez-vous ses chants.
Le premier chant est né sur cette borne antique;
C'était un pauvre aveugle à la fête des blés;
C'était, comme ce soir, des enfants rassemblés
Autour d'un homme prophétique;

Et l'aveugle chantait le ciel et le chaos,
Et Dieu, le premier être et le premier mystère;
Et la nature et l'homme et les premiers travaux,
Et le sillon ouvert dans le flanc de la terre:
Nous avons tous mangé, disait-il avec feu,
Le fruit du chêne, enfants, et c'est un de nos pères
Qui broya le premier ce grain entre deux pierres,
Mais le premier semeur c'est Dieu.

Ne soyons pas ingrats le jour où l'on moissonne;

Ne soyons pas ingrats jusqu'à la fin des temps;
Héritons de ce pain, mais n'oublions personne,
Ni nos pères, ni Dieu qui donne pour longtemps.
Car des hommes viendront, sans cœur et sans mémoire,
Qui mangeront ce pain et sans l'avoir compris,
Pas plus les grains de blé que tous les mots écrits
Dans tous les livres de l'histoire...

Et l'aveugle voyait; l'aveugle avait raison;
Vous avez oublié jusqu'aux vers du poète:
Eh bien ! voilà la borne et voilà la moisson,
Et voilà six-mille ans, et je vous le répète:
Chaque grain de la terre est semé dans les cieux,
Il faut, dans le sillon, compter quand l'an commence,
Et la bonté de Dieu qui donne la semence
Et la sueur de nos aïeux;

Et ce soir, dans la nuit de toute la nature,
Dans la nuit d'un cœur pur et réconcilié,
Élevons-nous à Dieu comme la créature
Et disons-lui: Mon Dieu, je n'ai rien oublié:
Vous avez fait le ciel et la lumière et l'ombre,
Vous avez fait la terre où nous ensemençons,
Vous avez fait le grain, vous faites les moissons,
Et vous multipliez le nombre.

Gloire à vous dans un chant sans limite et sans fin,
Gloire avec le poète et gloire avec les sages,
Gloire quand je travaille et gloire quand j'ai faim,
Gloire ce soir, demain, et les âges des âges.
Faites pour nous, mon Dieu, comme pour nos parents,
Faites à nos enfants, mon Dieu, comme à leurs pères,
Et nous vous redirons nos antiques prières:
Mon Dieu, que vos bienfaits sont grands!

XXV

A M. ALPHONSE DE LAMARTINE.

Dans un bourg de Provence, au comtat d'Avignon,

Où je vis en mourant moi-même avec mon nom,
Hier, d'un livre à l'autre et lisant en malade,
J'avais repris trois fois la *Bible* et l'*Iliade*,
Et regardant à l'heure: Enfin, dis-je, j'écris
Et je ne reçois pas mes lettres de Paris!
Voilà, dit en entrant une bonne cousine,
Le poème nouveau d'Alphonse Lamartine,
Un journal, une lettre.— Eh ! donnez ! — Le voilà;
Le libraire, a-t-on dit, n'a plus que celui-là...
Et comme un patient gracié qu'on délivre:
— Gardez la lettre, dis-je, et donnez-moi le livre.

Ce livre est déjà vieux, et pour ces chants jadis
Vénus lavait les pieds d'Homère au Simoïs;
Et le roi Pisistrate, aux fêtes olympiques,
Consacrait le vieillard des *poèmes épiques*.
Et cela, je le dis avec la main au feu,
Et le jour de ma mort je veux le dire à Dieu:
Donnez-moi le journal;— le journal est stupide;
Le livre, on le déchire, et l'homme, on le lapide;
Comme sa propre vigne et son champ de maïs
Il cultive la gloire et la donne au pays;
Qu'est-ce, à quoi bon? vous dit le royal journaliste;
On ne peut plus le lire, il n'est plus royaliste!
Puis, ses vers retenus se sont tous échappés...
— Et le sot, ne voit pas tes ailes à tes pieds,

Et n'entend pas au ciel la voix des harmonies
Qui chante comme Homère avec quatre génies.
Et pour tout dire il dit: il *est trop long!* — et quand
On te mesure bien, on voit qu'il *est trop grand*.
Ah ! si la passion qui nous crache au visage,
Lasse de nous voir bon nous lasse d'être sage,
Comme l'aigle au soleil prend son vol en criant,
Allons, avec les dieux, mourir en Orient!

Et fatigué du livre et du journal,— ma lettre,
Ai-je dit, c'est ma sœur, ou ma mère peut-être:
Et nos deux souvenirs se croisaient en chemin;
Et ta main invisible a rencontré ma main;
La lettre était de toi; je t'ai mis le plus tendre
Des agneaux sur la braise et les pains sous la cendre;
Car c'était un grand jour de fête et de bonheur:
J'avais reçu chez moi l'ange avec le Seigneur.

Poète, me crois-tu? — crois-tu que la parole,
Excepté pour les fous, ne soit pas une folle ?
Et l'esprit plein d'amour, le cœur plein de vertu,
Si je le dis un mot, ami, me croiras-tu?
Daïda, vierge et mère, est la sœur d'Haïdée,
Mais c'est un monde, Alphonse, à côté d'une idée;
Et tu poursuis Byron avec un doigt de feu,
Et tu vaincras Satan, comme le fils de Dieu!
Et quant à cette langue ondoyante et précise
Que parlent ces enfants depuis qu'ils te l'ont prise,
Que t'importe qu'un nain relève autour de toi
Les larges plis flollants de ton manteau de roi,
Qu'en ouvrant sous tes yeux les ailes de ton livre
Ascagne aux petits pieds ne puisse pas te suivre,
Qu'un lâche ait de l'audace et t'attende à travers
Un poème et t'égorge au détour d'un beau vers?
Laisse, laisse à l'école un savoir si facile,
Boileau *qui de Lucain, a distingué Virgile*
Et passe Dante et croit que Milton est sans art
Et que tout ce démon ne *hurle* qu'au hasard;
Laisse pour trois beaux vers, cette prose de classe,
Et tout *l'or du Lutrin* pour *le clinquant du Tasse*.
Moi . le plus courageux de ceux qu'ils ont niés,
Qui ne vaut que l'injure et les trente deniers,
J'ai promis de mourir de la mort de l'apôtre
Pour cette vérité comme on meurt pour une autre;
Et je ris de Midas qui dit à ses roseaux:
Je suis le roi Midas, je suis le roi des sots !
— Triomphe, glorieux, comme une belle image
Qui marche dans le ciel le pied sur le nuage.
Souviens-toi de l'ami quand je te perds des yeux,
Et que ton souvenir m'emporte dans les cieux.

XXVI

AMOUR, BEAUTÉ.

Les amours du Comtat, la pâle Avignonnaise,
A présent, comme au temps des Pontifes romains,
Quand elle est à l'église, à genoux sur sa chaise,
Les yeux baissés, lisant ses heures dans ses mains,
Oubliez trois cents ans, rien n'est changé, c'est Laure;

C'est le vendredi saint, c'est l'heure, c'est le lieu,
C'est dans le même temple, aux pieds du même Dieu,
Et c'est elle qui prie encore.

Il suffit d'un coup d'œil, d'un regard qu'elle rend,
Et vous lisez Pétrarque, alors, sur ce visage;
Cette bouche et ce front expliquent ce passage,
Et plus vous regardez,— plus le poète est grand.
Seulement, qu'un hasard vous fasse approcher d'elle....
Et vous jetez le livre à son plus bel endroit;
Plus vous avez d'amour plus il vous paraît froid;
Plus vous aimez, plus elle est belle.

Le poète pieux rêvait d'autres beautés.
Il n'a vu qu'un laurier, l'étoile et le nuage;
Il a rêvé l'amour, — il a laissé l'image,
Et cette belle image est morte à ses côtés;
Elle est morte d'amour, d'attente et de mystère;
Et, comme un beau lys blanc courbé par la chaleur,
En s'effeuillant le soir et répandant sa fleur,
A parfumé toute la terre;

Et lui chantait toujours; car Dante avait chanté;
Car toute poésie est pleine d'harmonie;
Et, comme son enfant, il berçait son génie
Et faisait de son cœur un ciel inhabité;
Et vous pouvez lui dire en face de l'histoire,
Si vous avez deux mains à baiser tout le jour:
Poète florentin, tu n'avais pas d'amour,
Tu n'as chanté que pour ta gloire.

Laure a vingt ans à peine et n'a pas eu d'amant;
Elle n'est qu'un enfant et m'a rendu timide;
Un mot — qu'elle m'a dit dans son sourire humide,
M'a jeté dans le cœur un éblouissement.
Je n'ose plus chanter; le chant étourdit l'âme;
Les vers n'aiment jamais ou jamais comme nous;
Je n'ai qu'un seul désir, je veux être à genoux,
Et pleurer aux pieds d'une femme.

Son front blanc ombragé de ses beaux cheveux noirs,
Ses yeux bleus qu'elle garde encor sous sa paupière,
Sa bouche qui n'a dit: je l'aime, qu'à son père,
Et sa main que je baise en parlant tous les soirs;

Sa taille qui languit et semble toujours lasse,
Son pied qui porle enfin tout ce corps dans un pas,
Son pied qu'elle a laissé quand je ne la vois pas,
Dont je voudrais baiser la place.

Oh ! s'ils étaient à moi, poète d'Avignon,
Certes, je chanterais et je le dis d'avance;
Et dans mes nuits de juin, si belles en Provence,
J'allumerais au ciel les lettres de mon nom;
Mais je voudrais aimer, aimer jusqu'à l'aurore,
Faire dire cent fois: Ne vois-tu pas le jour?
Et cent fois: Est-ce assez de bonheur et d'amour
Et répondre: Non, pas encore;

Aimons, car Dieu l'a dit; aimons, car tu le veux;
Aimons, car le temps fuit; aimons, car l'heure passe;
Aimons, car le bonheur te le dit à voix basse;
Aimons, car j'ai perdu mon front dans tes cheveux.
Aimer ! chanter ! — mon Dieu, délire pour délire,
Chanter est le plus grand, aimer est le plus doux;
Donne-moi tes baisers, je te donne ma lyre.
Et tous les hommes sont jaloux.

Laure m'a tout donné, poète de Vaucluse,
Et ton livre glacé m'est tombé de la main;
Cette femme a souri de l'autre et de ta muse,
Et moi,— j'ai relevé le poète romain,
L'ami chaste et pieux de Tibule et d'Horace,
Qui s'est fait son amour et son rêve à l'écart,
Et monte au Capitole, empereur et César,
Lorsque la gloire lui fait grâce.

O ! filles d'Avignon, sœurs de Laure de Beau,
Ayez toujours vingt ans, soyez toujours aimées,
Et montrez au Midi ce qu'il a de plus beau:
Ses femmes de Vaucluse, aux lèvres embaumées.
Montrez votre sang pur, vos visages ouverts,
Votre taille qui plie et rompt dans son corsage,
Et toutes vos beautés du cœur et du visage,
Plus immorlles que des vers.

XXVII

A MADAME ALPHONSE DE LAMARTINE

Vous qu'on ne connaît pas et qui gardez, madame,
Son grand nom pour le rendre aussi pur qu'une femme;
Qui couronnez de fleurs l'homme et son monument
Et parfumez la place où tombe le ciment;
Vous qui l'aimez, madame, à votre heure fidèle
Et chassez les vautours de sa peine éternelle;

Vous que Byron cherchait peut-être sur les mers,
A travers ses sanglots et ses rires amers,
Et qu'il ne trouva pas, car vous fuyiez, madame,
Le renégat de Dieu, de l'homme et de la femme,
Car un autre Byron chantait, jeune et fameux,
Qu'il fallait bien aimer, et qui valait bien mieux...

Madame, pas un vers, je le sais, mais n'importe,
Ne hasarde son pas au seuil de votre porte,
Et le pauvre, confus malgré son droit humain,
En recevant le don n'ose baiser la main;
Écoutez cependant, car ma voix s'embarrasse
A ce premier salut d'une oraison de grâce.
Vous le savez, madame, et vous les avez lus,
Ces beaux vers où je vis, où je ne mourrai plus,
Où sa muse a versé sur ma muse orpheline
Quelque chose éternel d'une larme divine.
Ah! s'il a soif d'amour dans une coupe d'or,
Portez-lui dans vos mains mon cœur qui bat encor,
Et faites, s'il vous voit, s'il vous voit la première,
Sourire dans ses yeux les pleurs des dieux d'Homère.

Quand votre époux, ce soir, à l'heure de minuit,
Allumera sa fièvre à sa lampe de nuit,
Restez à ses côtés, seule, debout, muette,
Comme un autre génie et son autre poète;
Regardez son visage, et regardez passer
L'esprit des visions qui l'invite à penser;
Et quand il pâlera, comme si l'œuvre intime
Épanchait vers le flanc le sang de la victime,
La bouche à son oreille et la main à son front,
Plongez-moi dans son cœur, dans son cœur jusqu'au fond;

Où sont les beaux soleils et les beaux paysages;
Où les morts sont vivants et gardent leurs visages;
Où vous êtes, madame, assise près de nous,
Avec un bel enfant qui dort sur vos genoux;
Et s'il reste une place où l'idée éternelle
Sur un gazon divin se dresse et bat son aile,
Où lui-même repose et rêve mollement
Aux heures de silence et de recueillement,
C'est là que je veux être, à l'écart et dans l'ombre,
Et loin de ses amis ou seul d'un petit nombre,
Plein de vers non écrits, plein de gloire sans bruit;
M'effeuillant dans ma fleur sans attendre mon fruit;

Oubliant mon troupeau sur la colline humaine,
Sans regarder quel chien le mène et le ramène;
Sans regrets du bonheur qu'on ne m'a pas donné,
Et toujours prêt enfin quand l'heure aura sonné;
Et si son cœur qui m'aime, où mon cœur se repose,
Tressaille comme un sein qui porte quelque chose,
Il peut mourir bien tard, je le jure aujourd'hui
Je veux, fidèle encor, n'en sortir qu'après lui.

A présent, — j'ai tout dit, vous pouvez tout redire,
Madame, j'ai beaucoup pleuré dans ce sourire,
Et j'ai bien fait pleuvoir l'arbre des rameaux verts
Sur la main que je baise à la fin de ces vers.
Voilà ce qu'en tremblant j'apportais dans ce vase;
C'était un grand respect plein de beaucoup d'extase,
Et voilà maintenant les parfums échappés
Et le vase qui tombe et se brise à vos pieds.

XXVIII

A M. ALPHONSE DE LAMARTINE.

Ami,— je ne sais rien, que deux mots de sagesse;
Mais ma jeune sagesse est mûre avant le temps.
Helas! je n'ai pas eu les fleurs de la jeunesse,
Mais j'ai porté mes fruits au milieu du printemps;
Et quand j'ai vu ton nom dans ces petites guerres,
Dans ces troubles d'état où Dante est au timon,
Qui soulèvent d'en bas les hommes de limon
Et font monter les noms vulgaires;

Il s'est fait des égaux, il s'est fait des jaloux,
Ils vont, me suis-je dit, lui mesurer l'épaule,
Et ceux qui l'avaient vu d'en bas et d'à genoux...
Vont monter à présent sur les branches du saule.
Chacun peut en passant lui frapper dans la main:
— C'est cela, ce n'est rien, ce n'est que Lamartine
César peut même écrire à sa muse latine:
A Cicéron, consul romain.

Il s'est livré lui-même aux hommes d'insolence,
Et chacun lui dira les vérités du vin;
Et sa prose et ses vers, et jusqu'à son silence
Seront jugés à mort, le jugement divin;
Et celui qu'il a fait manger, manger et boire,
Ira vendre sa vie et ses épanchements,
Les secrets du foyer, et les délasséments
Qui le reposent de sa gloire.

Voilà pourquoi mes vers,— écrits, hélas, trop tard;
Qu'Horace eut effacés du revers de son style
A moins que le vaisseau n'eût emporté Virgile
A Virgile emporté les fautes en retard.
J'ai cru te voir de loin, triste et penchant la tête,
Comme le plus beau lys que l'orage ait rompu;
J'ai cru te soulager de rosée et j'ai bu
Dans le calice du poète.

Mes vers sont bien heureux si tu les applaudis;
Mais brûlent sans fumée, ami, devant ta gloire;
Si je t'avais vu mort, je te les aurais dits;
Mon souvenir les eût pleurés sur ta mémoire;
Car je cours à l'insulte, au cri qu'on n'entend pas,
Je me lève la nuit au bruit d'un incendie,
Je surprends dans son lit ma sœur tout engourdie
Et je l'emporte dans mes bras.

Veux-tu savoir aussi mes souhaits pour ta muse:
Il existe en Provence un bois d'oliviers verts,
Où chaque vent du soir m'apporte de Vaucluse,
Comme un parfum d'amour, de gloire et de beaux vers;
Où les hommes sont bons, où les femmes sont belles,
Où le bonheur est femme, où la vie a deux bras,
Où l'on peut oublier tous les hommes ingrats,

Toutes les gloires infidèles.

Hier — j'ai vu Pétrarque au chemin d'Avignon;
Il désertait le schisme et la guerre civile;
Il avait rejeté sa gloire avec son nom,
Et secoué sa robe en sortant de la ville;
Il parlait à voix haute et marchait à grands pas,
Et j'entendis ces mots: — *Avara Babilonia*
D'ove se n'è fuggita aggi ogni vergogna!...
Le reste, je n'entendis pas.

Je l'ai vu ce matin comme il passait encore,
Il allait à Vaucluse et lisait en chemin,
En marchant et rêvant quelque sonnet à Laure,
Une Bible latine ouverte sur ses mains.
Ses lèvres souriaient des sourires antiques;
L'amour et l'Esprit saint rayonnaient à ses doigts;
Il pliait le feuillet sur le *Livre des Rois*,
Jusqu'au *Cantique des Cantiques*.

J'étais sur le chemin comme les indigents:
O! maître, ai-je crié, dites à votre dame
Qu'elle a les plus beaux vers, vous, la plus belle femme;
Laissez-nous quelque chose, à nous, les pauvres gens;
Je laisse,— à toi, dit-il, cette Bible latine,
Mes dégoûts immortels aux grands hommes d'un jour,
A ta jeune maîtresse, enfin, tout mon amour,
Et tous mes vers à Lamartine...

Et voilà mes souhaits, Alphonse, m'entends-tu:
C'est que tu sois heureux, c'est que tu te reposes;
C'est que ce beau génie, enfant de ta vertu,
Retrouve à quarante ans son premier lit de roses.
Laisse Avignon, et chante avec ta jeune voix;
Laisse Paris, et viens aimer nos jeunes femmes;
A l'ombre et sur ton front suspendre encor les âmes
Comme les feuilles dans les bois.

XXIX

A M. ALFRED DE VIGNY

Quand vous êtes partis, sous le même étendard,
Combien de noms connus, combien d'autres dans l'ombre,
Combien d'amis, amis de poésie et d'art,
Un, deux, trois, dix, combien? je n'en sais pas le nombre:
Deux Hugo, deux Hugo ! deux Deschamps, quel beau nom !
Un de Vigny, qu'un seul! — sa gloire était meilleure;
Un Sainte-Beuve, enfant divin qui sonnait l'heure
Dans les entrailles du Memnon !

Alors, vous étiez bien le char de la pléiade,
Tous avaient leur point d'or dans ce ciel constellé.
D'autres restaient sans nom, dont on n'a pas parlé;
Faibles, et de la-haut tombés comme Encelade;
Et moi, dans mon collège, au bout de mon faubourg,
Pâtre virgilien, soldat de rhétorique,
Barbiste, imberbe enfant, que cette république
Réveillait au bruit du tambour.

La doctrine était pure avec ses lois attiques:
Bien penser, disait-on, et bien écrire ; il faut
Sur des pensers nouveaux faire des vers antiques,
Ce rêve de Chénier au pied de l'échafaud.
Alors, ce pleur de Dieu dont tu fesais un ange,
Éloa, s'élevait dans son nuage d'or;
Hugo, le feu du ciel, tombait — et fume encor
Sur Josaphat du Michel-Ange.

Comme vous étiez grands, triomphateurs romains!
On avait beau jeter le sarcasme et la boue,
Avec la boue au front, les pierres dans les mains,
Les insulteurs publics se broyaient sous la roue.
Voilà dix ans, hélas! que *je me dis souvent*,
En relisant la page éteinte et chaleureuse,
Oh! comme elle était belle, alors, la Sérieuse,
Quand elle voguait sous le vent!

Ce temps, hélas! n'est plus; ce temps je le regrette;
Mais vous, prêtres fervents des autels inconnus,
Le peuple vous attend, le char vide s'arrête:
Triomphateurs romains, qu'êtes-vous devenus?
Est-ce dégoût amer d'amitiés adultères;
Est-ce manque de foi pour aller jusqu'au bout;
Est-ce retour humain, qui se donne, debout,
Des homicides volontaires!

Vous voilà dispersés, comme si le chasseur
Avait, dans le sillon, tiré sur la couvée;
Et la plume saignait quand on l'a retrouvée
Et les chairs en lambeaux palpitaient loin du cœur.
Chacun de vous se plaint, se plaint et dit des autres:
Que Pierre a renié, que Judas a trahi.
L'esprit de feu s'envole, et le peuple ébahi
Ne croit plus Dieu ni les apôtres.

Et de cette belle aube et des chants du matin,
Il reste ?— ce qui reste au fond de la mémoire,
Un souvenir d'hier, déjà vieux et lointain,
Ce qu'on dira de vous après cent ans d'histoire:
Les élans retombaient, les plus chauds-restaient froids;
Chacun croyait mourir à sa tâche obstinée;
Chacun, des deux côtés de sa tête inclinée,
Levait les deux bras de sa croix.

Et pourtant,— c'est encor le cri de Galilée!
Elle tourne pourtant la terre des beaux vers;
On peut laisser au front du juge le revers
Et le soufflet sanglant de la main mutilée.
Quel est celui de vous qui garde le trésor,
Quel est le mauvais frère, et cet ingrat qu'on aime,
Qui dans son propre cœur, pour sa soif de lui-même,
A dérobé les coupes d'or?

C'est un frère, sans doute; il ne faut pas maudire;
Car chacun a son tort qu'il n'a pas médité.
Il faut jeter le deuil sur chaque nudité;
L'injustice, à présent, ce serait de tout dire.
Le mal, ce fut l'orgueil, qu'on ne peut apaiser;
Fausse gloire impuissante et qui devient jalouse;
Et Judas éternel qui naît quand on est douze
Et trahit avec un baiser.

Mais ce qu'il faut qu'on sache, ô sainte poésie !
C'est que le camp des Juifs ne sait que murmurer;
C'est que l'orgueil humain se lasse d'admirer;
C'est que l'art sans croyance est une hypocrisie;
Ses amours sont de cendre et ses haines de feu;
Et toi, muse, à présent, pleure, comme une femme,
La divine amitié, qui nous fait croire à l'âme

Et l'âme, qui fait croire à Dieu!

XXX

Voulez-vous un triomphe où nul ne dira: non !
Pour mesurer vos vers et peser votre nom;
Un bonheur tout bonheur; le seul, qu'on vous apporte
Dans la main, tous les soirs, au seuil de votre porte?
Si vous lisiez, quittez votre livre, et pensez
Que les riches ont trop, les pauvres pas assez;
Et que l'âge ou la faim, la mort ou la misère,
N'est pas pour ce vieillard un vieux mal nécessaire.
Quand il revient des champs, sortez, pour vous asseoir
Faites qu'il vous salue et dites-lui bonsoir.
Ce n'est rien; ce bonsoir lui donne un bon visage,
Et vous avez plus fait qu'un héros et qu'un sage.
Si vous voyez venir, à la nuit, du lointain,
Le convoi des moissons, plus lourd que ce malin,
Chacun, dans son sillon, à travers cette plaine,
Traînant, comme un blessé, sa journée et sa peine;
Restez sur votre porte, attendez les premiers
Et parlez-leur des champs, des blés et des fermiers,
Et du chaud et du froid: — la moisson était bonne
Sans cet hiver d'avril qui n'épargne personne.
Comment les marier? ajoutez, en montrant
Un couple déjà mûr, promis depuis l'autre an
Avec du pain, répond le jeune homme, et la grange;
Un pauvre avec un pauvre et le bonheur s'arrange.
La fille vous regarde et baisse ses beaux yeux,
Et tous s'en vont contents, eux de vous et vous d'eux.
A chacun sa parole, à chacun quelque chose:
Un mot rompt le chemin, et ce mot les repose:

Et quand ils sont passés, s'il en reste un, hélas!
Peul-être le plus fort et pourtant le plus las,
Qui s'est assis pleurant tout seul sur une rive,
Car il n'a rien là-bas, qu'importe qu'il arrive:
Des peines de la terre aux peines du foyer
C'est toujours le pain noir, le pain dur à broyer,
Et la sueur du jour, qui s'arrêtait, retombe,
A présent, des deux yeux d'un homme qui succombe.
Oh ! ne l'attendez pas, courez sur son chemin,

Donnez-lui la main pleine et serrez-lui la main,
Et regardez autour de vous pour que personne
N'appelle ce bienfait du nom flétri d'aumône.
Si ce n'est pas assez, dites-lui de venir;
Que vous voulez parler, — pour vous entretenir;
Que chacun a son poids qui l'écrase et l'atterre;
Que l'homme est le blé mûr retombant vers la terre;
Qu'il faut se relever et qu'enfin, après tout,
Un homme pauvre est homme et doit rester debout:
Qu'il est hon de pleurer quand l'âme est traversée
De son nuage aussi qui se fond en rosée;
Qu'un homme rien qu'heureux n'est pas tout ce qu'il faut,
Et s'il n'a pas pleuré ne sait pas ce qu'il vaut;
Mais le moment passé, dites-lui que, la pluie
A besoin d'un bon vent, d'un bon vent qui l'essuie;
Qu'il faut se redresser sur soi-même et penser
Que le malheur rirait, s'il venait à passer.
Ajoutez un vin vieux, qui cbauffe les **entrailles**,
Comme on donne au canon une âme de mitrailles;
Et si cet homme sort et vous dit: A demain !
C'est encor votre tour de lui serrer la main:
Car il vous laisse heureux d'un bonheur qui vous entre
Et vous remue aussi vos entrailles au ventre...
Et cette œuvre de bien, dont votre sein vous bat
Comme si vous sortiez vivant d'un grand combat,
Qui fait dire de vous par celui qui vous nomme:
Cet homme est un poète et ce poète un homme,
N'est écrite qu'au ciel dans un livre fermé;
C'est la gloire de Dieu; — Les ingrats l'ont aimé.

XXXI

A L'AUTEUR DE VOLUPTÉ,

en 1835

Un soir, au Luxembourg, au bruit lointain des rues,
Aux cris sourds de l'émeute, au tumulte des voix
Qui, pleurant de partout sans être secourues,
Se lassaient à se plaindre une dernière fois.
Le chant meurt, disais-tu, la muse nous délaisse;
Elle nous a fait naître à la fin de ses jours,

Et nous sommes ses fruits des tardives amours
Et les enfants de sa vieillesse.

Et pour quelques bons vers, bien purs et bien romains
Posthume! posthume!— pour ce cri qui demeure...
Je donnerais, je crois, leurs livres et les miens
Et tout ce peu qu'on fait, en attendant qu'on meure.
Car les vers, ces agneaux jeunes et bondissants,
Paissent frais le gazon sous le flanc de leur mère,
Et l'Horace éternel peut vivre auprès d'Homère
De l'immortalité des ans.

Mais notre poésie, hélas ! inanimée,
Beaucoup l'ont épousée et peu l'ont bien aimée.
On s'en est fait un bruit de gloire et de renom;
Mais peu s'y sont voués sans prononcer leur nom.
Et peut-être celui qui sait le mieux se taire
Garde le mieux son feu sous son amour discret,
Et sur son cœur brulant verse dans le secret
Toutes les larmes de la terre.

C'est notre histoire en tout; en tout la vie apprend
A retrancher toujours de ce qu'on entreprend,
Et le moindre de nous, comme un prêtre d'office,
Fait une fois par jour son propre sacrifice.
On se demande, à voir ce meurtre universel,
Et ces morts qu'on reçoit, et ces morts qu'on se donne,
Si Dieu le fils, vraiment, nous aime et nous pardonne,
Et si son père est dans le ciel.

Et ce Paris, là-bas, qui traîne sa cohue,
En femme de hasard qu'on lapide et qu'on hue,
Ne s'inquiète pas si, dans cette rumeur,
Quelque poète naît, ou chante, ou souffre, ou meurt.
Et ce soir, nous disons des paroles perdues,
Que nous vouons au bruit en causant et pensant...
A moins qu'un ange au ciel les recueille en passant
Et que Dieu les ait entendues.

Et sans suite, en marchant, je repris à mon tour
N'as-tu pas fait ainsi ton beau livre d'amour,
Et cette Volupté, qu'est-ce? qu'une âme tendre
Et pleine de soupirs qu'on ne doit pas entendre;

Qu'une croix inconnue où l'on étend ses bras;
Qu'un sacrifice auguste offert avec soi-même;
Qu'une pierre sacrée où meurt tout ce qu'on aime,
Et que le monde ne voit pas?

Et n'est-ce pas tout l'homme, à travers sa souffrance,
Errant dans un désir qui cherche une espérance.
Que ce soit une femme, un amour de vingt ans;
Un art qu'un cœur plus chaud mûrit avant le temps;
Un feu qu'il faut verser sur toute une Sodome
Un peuple à relever, un temple à rebâtir;
Un Dieu qu'on peut sauver si l'on se fait martyr,
Si l'on donne le sang d'un homme.

C'est par là qu'un berger vaut mieux que son troupeau
Qu'un poète est poète et que ton livre est beau.
Si nous étions heureux, où serait le mystère
Divin, qui fait que Dante est Dante sur la terre?
Il faut suivre le maître et renoncer à soi.
Souffrir sans murmurer, endurer le supplice;
Et laisser un baiser sur le bord du calice,
Est signe d'une grande foi.

Eh ! si je le disais quelle force j'ai mise
A marcher sans rien voir d'une terre promise;
Quelles nuits de travail pour arriver au jour,
Et combien j'ai donné sans espoir de retour;
Quel chagrin j'ai noyé des larmes de mon âme;
Combien j'ai dit de fois: — Mon Dieu, je ne sais plus
Si c'est par les douleurs que nous sommes élus
Dans les entrailles d'une femme!

Va, chanter, aimer, croire, est une offrande à Dieu,
Un pur encens du cœur qu'on brûle sur son feu,
Et ce parfum de foi, d'amour ou d'harmonie,
Monte et ne descend pas sur l'autel du génie.
Il suffit qu'on le sache et qu'on souffre en chrétien;
Mais ce qu'on ne fait pas sans une âme choisie,
Sans un conseil de Dieu dans une poésie,
C'est un livre comme le tien.

Et tout Paris brûlant, comme Rome enflammée,

Rejetait vers le ciel ses cris et sa fumée;
Et son bruit mort tombait en arrivant à nous,
Comme un homme coupable et qu'on met à genoux.
Pardonnons-lui, te dis-je, et dans les feux de Rome
Chantons avec Lucain et non avec Néron;
Les enfants ont vieilli, depuis que lord Byron
Insultait aux malheurs de l'homme.

J'aime mieux croire à Dieu qu'à la fausse vertu
Qui demande son prix quand elle a combattu;
Qu'à ce mélange humain d'orgueil et de faiblesse
Qui veut laisser son sang à tout ce qui le blesse.
Il faut errer longtemps et faire un bon retour;
D'une grande folie il faut faire un grand sage,
Et pour aimer sans fin, sans fin sur son visage,
Sécher les larmes de l'amour;

Et lutter, le sein nu, contre sa destinée
Et d'un beau dévouement l'arrêter étonnée;
Et puis, bénir des jours qu'on passe à travailler,
Comme ces longs sommeils qu'on fait sans s'éveiller.
Et si c'est une femme, un art, un plan d'étude,
Qu'on s'est mis dans le cœur pour se rendre plus fort,
Se dire à son foyer: Je ne sais que ma mort
Plus grande que ma solitude !
Et les beaux vers d'Horace alors refleuriront
Avec *l'impavidum* écrit sur notre front;

Et Paris comprendra cette flamme inquiète
Qui flotte pour monter dans le sein d'un poète,
Et ce tourment qui chante, et ce chant soucieux,
Cet aimant égaré dans les troubles de l'âme,
Qui tourne au mot de Dieu, tremble au nom d'une femme,
Et vibre de la terre aux cieus.

Va, les vers sont divins quand la muse est divine,
Et notre muse est femme et veut qu'on la devine;
L'art sacré n'est jamais vulgaire et, chastement
Garde sur sa pensée un dernier vêtement.
Voilà ce que je sais de l'homme qui travaille
Et pour sortir en roi de ce combat loyal...
Il faut croiser ses bras dans son manteau royal,
Et mourir au champ de bataille.

LE CAMP DES CROISÉS.

A M. E MM. DUPATY

Je sais des écrivains féconds, hommes de plumes,
Qui bâtiraient Paris de leurs mille volumes;
D'autres qui, de leur souffle et du plat de leur main
Éteignent la lumière au fond du cœur humain;
D'autres, que le dégoût peut toujours reconnaître
Aux linceuls de leurs nuits pendus à leur fenêtre;
D'autres, — je sais enfin beaucoup de saletés,
Et cent romans de mœurs pleins d'immoralités;
Et tant que je vivrai, si Dieu me laisse vivre,
Je dirai qu'un bienfait vaut mieux qu'un mauvais livre;
Et j'aimerai, sans nom, votre cœur glorieux,
O mon cher Dupaty! - j'allais dire Andrieux.
Écoutez, pour savoir si le bien vaut la gloire,
Une bonne action dont j'ai bonne mémoire;
Andrieux et Colin, peut-être, à mes récits,
S'embrassent dans le ciel et font pleurer Ducis:
Le travail me jetait dans un lit de souffrance,
Mes amis me laissaient mourir d'indifférence,
Et l'injure aux trois voix, comme un chien aboyeur,
M'attendait à ma porte avec le fossoyeur.
Et je n'avais rien fait que ce drame, un mélange
Des soupirs d'une vierge et des larmes d'un ange;
Et mon tort, mon seul tort, c'était, pour tant souffrir,
D'avoir bu mon breuvage, hélas ! et d'en mourir.
Quand un pareil malheur, disiez-vous, se consomme,
On peut toujours sauver quelque chose d'un homme;
Et vous êtes venu, sage de cinquante ans,
Sauver l'homme, peut-être, et les œuvres du temps.
Je vous ai confessé ma muse opiniâtre,
Qui cherche à déchirer son masque de théâtre
Pour se parer un jour de ses seules beautés,
Avec un art nouveau d'antiques nouveautés.
Je vous ai dit aussi: Pas d'art, pas de science,
Sans un hymne divin de notre conscience;
Pas de Sophocle même, ou pas d'âge bien long,

S'il ne ramène Oreste aux autels d'Apollon.
Et vous avez rougi, comme moi, des cohues
Demandant le spectacle aux affiches des rues
Et le père avili du théâtre latin,
Entre une courtisane et son fils libertin;
Ou l'éternel festin d'Atrée et de Thyeste,
Drame-Œdipe, aveuglé d'aveuglement céleste,
Qui jamais, dans sa nuit, ne voit passer les chœurs -
D'une chaste Diane avec toutes ses sœurs;
Et vous avez compris alors la décadence,
L'homme sans destinée et l'art sans providence,
Et ce plancher public, cet échafaud glissant,
Où la muse chancelle et tombe dans le sang,
Et dont chaque impudent, à présent, dit: Qu'importe,
Pourvu qu'on paie en or mes vices à la porte!
Alors vous m'avez dit: Attends, jeune homme; as-tu
Bien plus que du génie, une mâle vertu,
La muse de Corneille?— Hélas! non; j'étudie
J'ai fait, dis-je *la fin de cette comédie*,
Un ministre du roi, qu'on nommait Gasparin
M'en a pris le travail, la gloire avec le pain.
Enfin, voilà le *Camp des Croisés* qu'on répète
Vous saurez ce qu'on souffre avant d'être poète
Mais vous avez aussi votre œuvre de dix ans
Dont je veux applaudir les vers resplendissants
A vous l'âge et le nom et toute la carrière,
Et jetez, comme Orphée, un regard en arrière.
Oh! non, avez-vous dit, j'attendrai, moi plus tard:
La jeunesse a son heure, on la perd en retard;
Qui sait, demain peut-être, héhs ! trente morsures
Auront bu ton sang pur à tes trente blessures;
Tu peux perdre une femme et tomber de ses bras
Aux bras plus froids encor de tes amis ingrats
Et dans le doute affreux de l'œuvre où tu travailles,
Mourir avec l'enfant resté dans tes entrailles.....
Et nos deux manuscrits avaient changé de main,
Et celui qu'on jouait le soir, c'était le mien.

Vous ajoutiez ces mots, qui doivent nous survivre:
J'aime mieux un ami, mon cher Dumas, qu'un livre.
Votre livre est à vous; vos vers sont si parfaits
Que tout homme est poète après les avoir faits.
Mais votre ami s'il vit, s'il ne meurt qu'à son âge
Veut sur votre tombeau porter son témoignage;

Et son jeune regret comme une muse en deuil
Viendra toutes les nuits garder votre cercueil;
Et si, dans ce conflit des haines littéraires
D'Abels et de Cains qui s'égorgent en frères
Votre nom...— Ou plutôt vivez, vivez longtemps
Et que notre amitié rajeunisse à cent ans.

XXXIII

OH! PUDEUR

Ne défiez jamais un homme de courage
Par l'insulte publique et le public outrage;
Car vous ne savez pas ce qu'il fait d'un affront,
Quand sa sainte pudeur se soulève offensée,
Et que tout ce sang pur, qui monte à sa pensée,
Bat sous son cœur et sous son front !

Lucrecia dormait: on dit qu'elle était belle;
Elle avait l'âge d'or de la blonde Cybèle.
Figurez-vous, à Rome, au temps de la moisson,
Cérès encor enfant, Rhée encor jeune fille,
Qui s'étend sur sa gerbe, auprès de sa faucille,
Et dort à l'ombre d'un buisson.

Elle dormait ainsi, le sourire à la bouche;
Ses bras blancs répandus retombaient de sa couche,
Et sa lampe était morte aux langueurs du matin;
Seule, dans sa villa des campagnes de Rome;
Sa porte était ouverte, elle attendait un homme.....
Cet homme, c'était Collatin.

Il entre; — elle s'éveille, et le bras qu'elle lève,
Embrasse, en même temps, son époux et son rêve.
La nuit ne la vit pas, le jour n'avait pas lui;
Sa pudeur répandit tout son sang sur la terre;
Au jour, c'était... c'était une nuit d'adultère:
Cet homme! — ce n'était pas lui.....

Elle ne pleura pas, comme les autres femmes;
Elle essuya sa lèvre et les baisers infâmes,

Secoua ses cheveux, d'horreur, à pleines mains,
Et puis, sans désespoir, se frappa sur sa porte,
Et le soir, son époux la trouva chaste et morte...
Et le peuple, le lendemain,

Datait de ce grand jour sa première victoire,
Écrivait de ce sang, quatre cents ans d'bistoire;
Fouettait et secouait les pavots de Tarquin,
Arrachait les clients des cachots lamentables,
Et sur le mont sacré portait les douze tables,
Avec un cri républicain.

Plus tard c'était encor sa vierge et Virginie,
Sa seconde pudeur et son second génie;
Le vieux Virginius retrouvait le poignard,
Le poignard éternel de l'histoire de Rome,
Qui la venge toujours d'un viol et d'un homme,
Et sert au meurtre de César.

Pendant quatre cents ans, on la souille ! elle enfante
Tant est grand ce travail de Rome triomphante.
Quand César est vaincu par un assassinat,
Alors, c'est un empire aussi grand que la terre;
La force qui pardonne, Auguste qui fait taire
Rome, le peuple et le sénat.

Alors, on peut chanter, la voix n'est plus confuse;
Virgile peut scander sa parole à sa muse;
Tibulle peut enfin, à son foyer obscur,
Et, imbre juvante, languir près de Délie;
Horace couronner son front et sa folie,
Avec des roses de Tibur.

Alors, *sub tegmine*, les idylles naïves,
Pan et les sept roseaux des amours primitives.
Musæ sicilides — et pastor ovium.
Alors, *ille ego*, — le chant des sept collines,
Qui fait vibrer au vent les feuilles sybillines
Sur les chènes du Latium.

Il fallait, pour cela, qu'une femme endormie
Se dressât sur sa couche, une nuit d'infamie,
Et se tordit les bras avec un cri d'horreur:
Mystère qui confond votre sagesse humaine:

Un hymen de la louve et de l'aigle romaine,
De Lucrece et de l'empereur !

Ah ! ne portez jamais la main injurieuse,
Sur une œuvre des temps, lente et laborieuse:
Car vous n'empêchez rien, hommes de vanité.
La vierge des Romains, enfantera Virgile,
Et la vierge des Juifs, le Dieu de l'Évangile,
Des secrets de l'éternité.

Pudeur, sainte pudeur! vierge toujours féconde,
Qui portez toujours l'homme, et l'empire, et le monde,
Faites éclore un jour mes vers injuriés;
Et je vous aimerai, comme un baiser qui tremble
Et tombe, malgré nous, quand nous sommes ensemble,
De sa lèvre où vous souriez.

XXXIV

A M. VICTOR HUGO
CANDIDAT À L'ACADÉMIE

Harold, aux Ilots d'exil, chantant sur son navire,
Laisait tout le rivage au chantre aimé d'Elvire;
On avait vu, les nuits, ce jeune et beau chasseur
Couronné du croissant de Diane, sa sœur,
S'élançer sur les monts et souvent, à l'aurore,
Diane à l'horizon, le regardait encore
Poursuivre, avec le ciel étoilé sur le front
Les vierges de Juda, sur le coteau d'Hébron.
Une nuit, au sommet, deux formes lumineuses
Élevaient dans l'azur leurs voix harmonieuses
Et dans la même étoile, on vous vit tous les deux,
Et tous les deux jumeaux, comme les demi-dieux.
Hugo, t'en souviens-tu? — Vous étiez sans envie
Vous commenciez ensemble une si belle vie !
Vous portiez la prêtresse aux autels de Junon
Pour y mourir à temps et laisser un beau nom.

Lui — fut heureux d'abord; ce ne fut que prairies
Que sable d'or au fond et que rives fleuries;
Et pour cueillir ses fleurs et voir son sable d'or

Les populations accouraient sur le bord.
Tant de renom et tant de bonheur faisaient croire
Que jamais homme heureux n'avait eu tant de gloire
Et que nul ne devait du souffle empoisonneur
En passant sur sa gloire éteindre son bonhen .
Toi — tu n'eus que Toulouse et ta fleur églantine

Et ton souci pesant de la muse latine;
Tu n'eus que tes vingt ans tes premières amours,
Et le cœur immortel qui croit vivre toujours.
Ah ! tes premiers combats et ton premier courage,
Voilà ton plus beau livre et ton plus bel ouvrage
Et je te le répète, Hugo: te souviens-tu
Si l'enfant de génie eut besoin de vertu?
À présent te voilà glorieux et si l'ombre
Rampe encore à tes pieds c'est que le temps est sombre,
C'est que ce bruit public qu'on fait du bien commun,
Nous aime à la fois tous, pour n'en aimer aucun;
C'est que l'indifférence est dans le voisinage
C'est qu'il faut une tombe, entre un homme et son âge
C'est qu'il faudrait mourir et sortir d'aujourd'hui
Et que l'ombre de l'homme est plus grande que lui.
Te voilà glorieux d'une gloire certaine,
Telle que Rome, enfin, la recevait d'Athène
Il ne te manque rien; la femme, les enfants
Celle-ci de ton cœur, et ceux-là de tes flancs.
Noble exemple, travail, force et persévérance,
Concours divin de l'homme et de la providence,
Œuvres, chaudes encor de tes premiers vingt ans,
Qui t'égalent, si jeune, aux plus vieux de ce temps!
Il ne te manque rien, et l'on vient de me dire,
Que l'homme et le poète était allé s'inscrire
Au Palais Mazarin, et demandait son rang,
Auprès de Lamartine et de Châteaubriand;
Et qu'un autre, dit-on, deux autres et trois autres,
Tous les autres enfin, les miens avec les vôtres,
Tout ce qu'on peut trouver, d'inutile et d'obscur,
Avait écrit son nom, la veille, sur le mur;
Et que tous les Quarante allaient, de bonhomie,
Se moquer du roi même et de l'académie.
Moi qui n'écris jamais, tu sais, dans un journal,
Et qui souffre longtemps sans me plaindre du mal,
Je ne puis, cette fois, voir ainsi chaque insecte
Faire un bruit de parti, de cabale ou de secte,

Prêt à tout prendre, et nous prêts à tout lui donner
Seulement pour ne plus l'entendre bourdonner !
Quelle confusion ! Quels aveugles nous sommes
Du savoir et des arts, des livres et des hommes,
Qu'il faille balotter, sans rire, au fond d'un sac,
Tes œuvres, cher poète,— avec un almanach !
Il faut le dire haut; et pourquoi ne pas dire
Ce que l'histoire un jour ne cessera d'écrire:
Associer ainsi, Racine et Massillon,
Corneille et Bossuet, Voltaire et Crébillon,
A chaque malappris de phrase et d'hémistiche,
Puissant, s'il est puissant, et riche, s'il est riche,
C'est soulever vivant, du fond de son tombeau,
Pendant quarante fois le rire de Boileau.
Que dira l'Allemagne, et que dira l'Europe?
Vous rejetez Orphée, et vous prenez?... Ésope.
Michaud meurt sage et bon et grand historien,
Et cette fois, au moins, vous choisissez, quoi?... rien.
Prenez garde ! Eussiez-vous fait les travaux d'Hercule,
Une quenouille, en France, est toujours ridicule;
Et fussiez-vous Vénus, votre Vulcain hideux
N'est qu'un rire immortel sur les lèvres des dieux.

Il fut un temps semblable: Henri-Trois, Henri-Quatre,
Deux rois assassinés comme sur un théâtre;
On jouait à la mort, on jouait au gibet,
Pour Philippe d'Espagne ou pour Élisabeth.
La France était voilée et pleurait sous le voile;
Les lettres n'étaient plus qu'un *Journal de l'Étoile*,
Et les muses d'alors, se cherchaient au hasard,
Un soir chez Boisrobert, un autre chez Conrard.
Que faire, disait-on, de ces ligues infâmes ?
Et l'oracle, c'était la réponse des femmes:
Il faut faire... Corneille et le Cid sans retard,
Et préparer enfin Racine pour plus tard.
Et, dans ce grand concours de la gloire française,
Voiture aidait Balzac, Ménage aidait Saumaise.
Voilà l'académie ! — On entrait en ce lieu,
Après avoir été Corneille ou Richelieu;
Et vous laissiez Virgile, ignoble ou ridicule,
Pourrir avec Scarron sur sa chaise curule.
Vous étiez... le rivage, où le, courage à bout
Échouait sur la terre avec moins de dégoût;
Le travail glorieux, la gloire difficile

Ne voyait que le temple et votre droit d'asile,
Et les vieux de la vie aspiraient en espoir,
Et vos derniers beaux jours, et vos heures du soir;

Et maintenant, hélas ! que faut-il faire et croire,
Quand un génie ardent nous conseille une gloire;
Se battre, ou disputer, comme Paris? hair,
Et nier jusqu'à Dieu pour lui désobéir;
Écrire son mensonge, écrire son parjure,
Et son vers irrité qui s'enfle d'une injure.
Ou faut-il relever le culte saint du beau,
Interroger Corneille et sa gloire au tombeau,
Pour recueillir de lui l'héritage qu'il laisse.....
Et les dégoûts son pain, qu'on nomme sa vieillesse?
La question est dure, et la réponse aussi;
Et le poète, allez, reste avec son souci.
Ah! plus d'un se retourne et commence à tout, craindre,
En voyant sa famille et son foyer s'éteindre,
Et, devant lui, le monde et les événements
Prêts à punir de faim ses fiers égarements.
Eh ! qui le sauvera, qui saura qu'il travaille ?
Autrefois, c'était vous, Saint-Germain, ou Versaille;
Aujourd'hui, c'est la rue et le scandale, ou bien
Quelque chose ignorant, qui ne sait jamais rien.
Ah! ne rejetez pas les muses en prières,
Et respectez aussi les œuvres de vos pères,
Et relevez enfin, pour l'exemple de tous,
Le travail immortel, qui veut l'être avec vous!

Voilà, mon cher Victor, ce que ma muse amie
Ose penser et dire en pleine académie;
Et les vers que lira Villemain jusqu'au bout,
Si leur simple bon sens n'a pas pris leur bon goût.
La haine du parti, la haine de l'école,
La haine du Forum contre le Capitole,
La haine du vaincu, la haine du vainqueur,
N'est plus qu'une eau fétide où se corrompt le cœur.
Il faut, chaque matin, quand un homme se lève,
Qu'il juge, le premier, sa nuit avec son rêve.
Poète ancien, nouveau, royal, républicain,
Il faut se laver pur dans le bain de Lucain.
Alors, nous n'aurons plus tant de fraude entre frères,
Tant d'efforts pour sourire avec des vœux contraires,
Nous nous embrasserons sur un visage humain,

Nous toucherons le cœur en nous touchant la main;
Et si quelque poète, aimé, grand dans les lettres,
D'avance, dans l'histoire, assis parmi les maîtres,
Humide de l'orage encor, encor battu,
Se servant du malheur comme d'une vertu,
Après avoir dompté son hydre et sa chimère,
Arrive à notre porte et frappe au nom d'Homère,
On ne lui dira plus ce qu'on t'a dit hier:
Notre injustice, enfin, vous a rendu trop fier.
Sois, avec Lamartine, Hugo, le quarantième,
Va, la gloire est toujours infidèle et vous aime;
Elle est femme, et résiste et tourmente un amant.....
Je ne sais qu'un ami pour aimer constamment.

XXXV

UN VŒU

À SAINTE-MARTHE DE TARASCON.

Ce n'était pas assez pour un pays pareil
De s'appeler Midi, la terre du soleil,
Sur les mers méditerranées;
D'être un verger de fruit, de vigne et de froment,
Qui se détache et glisse, une nuit, en dormant,
Des Alpes et des Pyrénées;

Pas assez d'avoir vu les hommes du hasard,
Napoléon, après Annibal et César,
Et toutes les grandeurs humaines;
De n'avoir pas un seuil des plus simples hameaux,
Où ne fleurisse encor, comme sur ses rameaux,
La beauté des femmes romaines.

Il fallait que le fils de Dieu, le roi des rois,
Embrassât le midi dans les bras de sa croix,
Pleurât sur sa glèbe féconde,
Baptisât chaque ville avec un nom de saint
Et nous versât le sang qui tombait de son sein ?
Ce sang qui baptisait le monde.

Vaucluse, avec sa Laure; Arle, avec son beau col,
Son visage romain, profilé d'espagnol;
Avignon, tout italienne;
Chaque ville a sa sainte et la fête à son tour,
Et la sainte qui règne à cause de l'amour,
C'est la divine Madeleine.

Dimanche était le jour de Marthe, à Tarascon:
La jeune et belle Marthe a charmé le dragon,

Le dragon

Bouches-du-Rhône;
Et depuis, dit le peuple, elle y repose encor,
Avec le front couché dans l'auréole d'or,
Comme les rois dans leur couronne.

Jamais plus belle fête, au dire des plus vieux;
Jamais voiles plus blancs, jamais plus noirs cheveux
N'avaient flotté sur des épaules.
Et depuis deux mille ans, jamais la rue en fleurs
Ne vit tant de pieds nus et marcher sans douleurs
Et chanter les hymnes des Gaules.

J'étais dans le sépulcre, obscur? triste et profond,
Sous la lampe des morts qui veillait au plafond,
Laisant la foule curieuse,
Pour ce marbre si pur et pour ce corps si beau,
Pour me faire, à genoux, d'une femme au tombeau
Une fête mystérieuse.

Marthe, vous êtes sainte et le Sauveur divin
Vous a beaucoup aimée et n'a rien fait en vain
Lui dis-je avec amour et crainte;
Marthe, je crois à vous comme au Sauveur; je crois
A tout ce qui me vient du Ciel et de la croix:
Vous êtes une femme sainte

Pour ma mère et ma sœur je me mets à genoux;
Je me mettrai plus bas si vous voulez, pour vous;
Et mes prières seront telles,
Si vous les écoutez comme je vous les dis
Qu'elles feront pencher du haut du paradis
Toutes les femmes immortelles:

Mon pays est bien beau mais il n'est pas heureux;
Lazare est toujours pauvre et toujours le lépreux
Votre frère est dans l'indigence;
Il a beau travailler: la terre ne rend pas,
Ni la sueur du front, ni les efforts du bras,
Ni le cœur, ni l'intelligence.

Quand les soleils d'été dessèchent ses sillons,
Une poussière aussi se lève en tourbillons
Dans les nuages de son âme;
Et peut-être il mourrait, si des fraîcheurs d'amour
N'abattaient, chaque soir, la poussière du jour
Sous les caresses d'une femme.

Ma Provence a trois rois et trois opinions;
Ma Provence a trois dieux et trois communions:
Tout se dispute et tout se nie;
Et le Sauveur ce soir, et le Sauveur demain,
Marthe, ne viendra pas, l'olivier dans la main,
Par la porte de Béthanie.

Le chrétien hait le juif, le juif le publicain:
C'est partout le combat d'Abel et de Caïn;
Jusqu'à nos foyers domestiques,
Entre amis et parents, c'est toujours le combat,
Et dans la main qu'on touche, on sent le cœur qui bat
Du sang des haines politiques.

Et tous les soirs, Paris et soixante journaux
Sur toute la montagne allument des signaux;
Et les troupeaux, dans nos prairies,
Rappellent les agneaux qui tremblent sous leurs flancs ;.
Et les vieillards pensifs, attristent les enfants
De songes et de rêveries

Et cependant, voyez, ce peuple est juste et saint;
Il a couvert de fleurs vos pieds et votre sein,
Et votre couche est embaumée.
Tout l'amour de Provence est là sur vos genoux;
Et vous vous réveillez au bras d'un jeune époux,
Comme une épouse bien-aimée.

O Marthe! parfumez nos fronts avec vos mains,
Essuyez notre poudre et nos pensers humains,

Et lavez toute la souillure;
Lavez notre poussière au fond de notre cœur,
Et répandez sur nous, comme sur le Sauveur,
Les flots de votre chevelure.

Plus de nouveaux aulels, plus de nouveaux partis;
Enchaînez dans vos bras le monstre et ses petits.
Vous êtes femme, soyez bonne;
Et rapprochez des mains qu'on ne veut plus donner,
Et montrez-nous enfin qu'il faut nous pardonner,
Puisqu'une femme nous pardonne.

Que le peuple ait son pain chaque jour comme nous;
Qu'il ait ses beaux enfants, le soir, sur ses genoux;
Qu'il soit heureux dans l'abondance;
Que toute la Provence, enfin, dans l'âge d'or,
Reçoive sur le front, comme un enfant qui dort,
Les baisers de la Providence.

Alors, dans le pays d'Arle et de Tarascon,
O Marthe! vous aurez terrassé le dragon;
Et si vous faites ces miracles,
Je baiserais vos pieds tous les ans une fois,
Et je vous chanterai partout avec la voix
Des prophètes et des oracles.

Et comme je priais, le beau marbre, attiedi,
Ranimait son amour divin pour le Midi;
Et son cœur battait sous la pierre;
Sa lèvre s'entr'ouvrit d'un sourire charmant,
Un mystère en son sein gémit profondément
. Comme un écho de ma prière.....

J'entendis dans la rue un bruit de tambourins
Qui remplissait le temple et les murs souterrains.
Le miracle se réalise,
Le miracle inconnu qu'on nomme le bonheur;
Le voilà, disje, ô Marthe ! et le voilà, Seigneur,
A la porte de votre église !

C'était la *farandole*, en bonds, chassant le pas,

Nouant et dénouant et renouant ses bras,
Comme des écharpes soyeuses,
Comme un chœur de Diane au blanc sommet d'un mont,
A la danse ! à l'amour, au bel Endymion,
Entrainant ses bandes joyeuses.

Il semblait que le monde était jeune d'hier,
Et que la voix de Dieu vibrait encor dans l'air,
A tant de chant et d'harmonie,
A tant d'éclats de joie et de rayons d'été,
Et de femmes fêtant, de toute leur beauté
Sainte Marthe de Béthanie.

Et si ma poésie avait pu consacrer
Les mots de Dieu, les mots que Dieu dit pour créer
Toutes ses œuvres immortelles,
J'aurais éternisé mon chant et ce tableau,
Et ces hommes heureux dans ce pays si beau,
Avec des fêtes éternelles!

Dancez, dis-je, ah! dancez, demain, après-demain
Dancez, les bras ouverts, en vous serrant la main,
A la porte du sanctuaire;
Car Dieu vous a donné les biens de tous les temps,
Des jours de beaux soleils, des femmes de vingt ans,
Tout le ciel et toute la terre.

XXXVI

SUR L'ALBUM DE MADAME ADÈLE HUGO,

Décembre 1840

Quand je sens murmurer, comme une onde incessante,
Mes regrets attendris de ma famille absente,
Je quitte ma maison vide et je viens vous voir,
Et ma maison est pleine, à mon retour, le soir
Quand je rêve une épouse, une chaste compagne,
La mère et les agneaux, aux flancs de la montagne,
Je caresse des yeux vos enfants dans vos bras,
Et je suis consolé des biens que je n'ai pas;
Et, chaque fois, je pars, et du seuil de la porte,

A tout ce que je laisse, à tout ce que j'emporte,
J'admire avec respect, madame, ce bonheur
Que vous multipliez comme un pain du Seigneur,
Et que vous partagez à tout ce qui vous aime,
Toujours toute à vos dons, toujours toute à vous-même.
Cet hommage est bien beau: celui qui vous le rend,
Vous le dit en poète, afin qu'il soit plus grand,
Et vous le lirez calme et sans trouble, en famille,
Et la fille à la mère, et la mère à la fille;
J'en sais qui sont moins purs. Les femmes d'à-présent,
Qui brûlent, jour et nuit, l'autel et le présent,
Se font ce qu'elles sont, nous font ce que nous sommes,
Et sont toutes en cendre au cœur de tous les hommes.
Soyez fière des fleurs sous la neige; amassez
Des vers respectueux qui n'osent dire assez,
Et, plus loin que vos jours, vivez encor des nôtres,
Toute parée, ainsi, de vous-même et des autres.
Après vos beaux cheveux noirs, dont l'ombre se fond
Comme notre nuage autour de votre front;
Après votre beauté que l'époux a ravie,
Plus vivante que l'art, plus belle que la vie,
Et si pure, qu'un frère, en rêvant à sa sœur,
Avec ses yeux baissés vous verrait dans son cœur;
Après votre bonté, votre beauté de l'âme,
Qui vous consacre mère, épouse, amie et femme,
Ce que j'adore en vous, jusqu'à joindre les mains,
C'est un langage pur de tous les mots humains,
Où nulle expérience, au fond, ne se dérobe,
Et rien, dans vos sentiers, ne traîne avec la robe;
C'est votre parler lent, votre grave maintien,
Beau d'un repos antique et d'un calme chrétien;
C'est que vous êtes femme, avec la bouche close,
Et que ce mot suffit pour dire toute chose;
C'est que Paris perdu, que vous laissez là-bas,
N'est pas de votre monde et vous n'y pensez pas,
Et qu'on peut, à toute heure, arriver de la ville,
Fatigué de journaux et de guerre civile,
Las des hommes d'esprit, des hommes de talents,
Des femmes sans pudeur, des livres insolents,
Et sur ses deux genoux, boire à votre onde pure,
Qui s'écoule sans trouble et presque sans murmure.
Vous me l'avez permis, ce repos, et souvent
J'y viendrai m'abriter contre le coup de vent.
Ah! quand il fera froid, mauvais temps, sombre vie,

De la haine partout et partout de l'envie,
Fraude intrigue et dégoût et doutes et mépris,
Brouillard plus empesté que l'autre, dans Paris;
Alors, c'est que je viens, c'est que je cherche asile,
Préparez un foyer sans abord difficile;
Ajoutez un bois vert, voyez s'il a gémi
Un peu pour l'étranger et beaucoup pour l'ami
Et quand j'entre, approchez le siège où le cœur cause,
Et demandez-moi tout pour savoir quelque chose;
Et si votre bonté m'attendrit jusqu'aux pleurs
Et fait verser le vase en y posant des fleurs,
Comme le marbre antique où j'attache le lierre
Je presserai du front la main hospitalière,
Et retiendrai muet, mon cœur en oraison,
Car la muse a rempli de chants votre maison.

XXXVI

UNE NUIT DE PARIS.

A mes amis de Provence

I

Peut-être, en ce moment, votre lune se lève,
Votre village dort, votre village rêve,
Et nul ne songe à votre ami;
Et pour vous rappeler que ma muse est absente,
Le rossignol remplit ma solitude, et chante
Dans le vallon de Saint-Remy.

Minuit! — voilà minuit qui sonne à Notre-Dame,
Minuit de carnaval, minuit de gros plaisirs;
Tout un peuple, ce soir, hurle de ses désirs;
Tout un peuple n'est plus qu'un homme et qu'une femme.

Car le roi l'a permis, le préfet l'a souffert,
Et le démon de l'or, directeur de spectacle,
Fait savoir que ce soir l'enfer fera miracle,
Et nous ouvre, à dix francs, les portes de l'enfer.

Voilà pourquoi Paris, malgré l'hiver, la pluie,
Dans sa couche, à minuit, dresse sur son séant,

Va vous épouvanter de Paris fainéant,
Et vous montrer à nu Paris qu'on désennuie.

Et vous aussi, veillez, chauds esprits, nobles cœurs;
Car la vie est livrée à des hasards infâmes;
Gardez votre foyer; époux, gardez vos femmes;
Mères, gardez vos fils; frères, gardez vos sœurs.

II

Peut-être, en ce moment, doucement animée,
Chaque fleur se réveille et s'entr'ouvre embaumée,
Et l'herbe a son frémissement;
La lune pleine, au ciel, d'amour et d'influence,
Dans des dots de lumière et d'ombre et de silence
Baise le front de son amant.

Cela contre dix francs! — et pas de différence
De visage ou de nom; on n'a qu'un masque; en bas
On quitte son bâton, car on ne se bat pas;
Et puis, laissez passer la liberté de France;

Laissez, laissez passer les bêtes de Noé,
Et la chèvre et le bouc et les amours payennes,
Les monstres dont les mers et les forêts sont pleines,
Les enfants de Minos et de Pasiphaé;

Et tout ce qui s'accouple et tout ce qui s'attire,
Pour tromper la nature et l'appétit nerveux...
Ah ! le poète aussi, sent dresser ses cheveux,
Et son vers, dans son sein, bondit comme un satyre !

On ne l'étourdit pas par la foule et le bruit,
Sous la musique ardente et sous le gaz en flamme,
Et nous allons danser aux ténèbres de l'âme,
Puisque tout s'est éteint pour rallumer la nuit

III

Peut-être, en ce moment, le pâtre des Alpines,
Entre son chien qui veille et son bâton d'épines,
S'est endormi paisiblement;
Ou caressant sa flûte antique de ses lèvres,
Fait vibrer dans le ciel, en réveillant ses chèvres,

Les étoiles du firmament.

Dix mille sont entrés — dix mille!
Comprenez-vous quel ouragan
Pousse ce peuple extravagant
Dans cet antre d'une sybille;
Et quelle forêt, s'enflammant,
A rempli de ce hurlement
Sa retraite la plus profonde;
Quelle Josaphat et quel lieu
Presse ainsi, sous le doigt de Dieu,
Ces mourants de la fin du monde?

Paris a beaucoup disputé
Sur les arts et sur les finances,
Il a dit cent impertinences
Aussi grosses qu'un député;
Il a bien nié Dieu, les prêtres,
Et les esclaves et les maîtres,
Le roi, le peuple qui n'a rien.
Le samedi, Paris stupide,
Le cerveau creux et l'âme vide,
Est léger et danse et fait bien.

L'enceinte est comme une aire immense
Où les hommes, comme des blés,
De leurs fronts, à coups redoublés, .
Font jaillir toute leur démence.
L'orchestre aigu du carnaval,
Et l'archet de crin de cheval,
Et le cuivre faux des trompettes,
Dans les hommes, comme dans l'air,
Soulèvent, comme un vent de mer,
Les passions et les tempêtes;

Et tous, sans se dire leurs noms,
Et sous le masque d'impudence,
S'attaquent comme des démons.....
Alors, le vin mène la danse;
On cherche alors, en pâlisant,
Si le doigt trempé dans le sang,
N'a pas écrit sur les murailles:
Paris, arrête, et lis ceci:
Babylone dansait ainsi

La veille de ses funérailles !

J'ai vu des hommes haletants
S'agiter comme dans leur couche;
J'ai vu des femmes de vingt ans
Livrer les baisers de leur bouche;
J'ai vu des corps avec des corps
S'étreindre à d'infâmes accords;
J'ai vu la foule tout entière.....
J'ai vu de monstrueux hymens.....
J'ai vu des ossements humains,
Les dépouilles d'un cimetière,

J'ai vu ce qu'on ne dira pas.....
L'affreux désespoir de la vie
Et la chair, jamais assouvie
Pressant un mort entre ses bras;
Et deux haleines confondues
Dans des paroles éperdues,
Comme des avertissements
Que toutes choses sont finies
Dans les dernières agonies
Et les derniers embrassements.

Oh! que de femmes encor belles
Qui relevaient leur front baissé!
Car l'amour avait pitié d'elles
Quand le malheur avait passé.
Combien d'autres les plus heureuses
Que l'homme aux lèvres amoureuses
Prend et rejette tour à tour;
Celles qu'on trompe, et toutes celles
Qui dans le cœur où sous les ailes
Se frappent et meurent d'amour.

Combien de beaux fronts, de mains blanches
De charmes nus et dévoilés
De nids d'amours, chauds sur les branches
Si les amours sont envolés;
Toutes enfin, tout ce qu'on nomme
La femme la femme de l'homme
L'épouse l'amante et la sœur
La bonté, la beauté suprême
Ce qu'on admire et ce qu'on aime

Avec ses yeux avec son cœur;

Tout cela dans une soirée,
Sous mille pieds, jeté, foulé,
Avec sa beauté désirée,
Et le désir qu'on a soulé;
Avec la vie, et toutes choses,
Avec les fleurs, avec les roses,
Et le parfum des cheveux noirs,
Et les brises mystérieuses
Qui soupirent, harmonieuses,
Dans nos baisers de tous nos soirs!

Ah ! dansez donc, bêtes immondes;
Frappez vos mains, battez vos flancs,
Et faites sonner, infécondes,
Des générations d'enfants.
A présent toutes les idées,
Sont mortes et suicidées;
Tout ce qu'on avait de plus cher,
Les beaux-arts, la littérature,
Dieu, le ciel, l'homme et sa nature.
Restait la chair, — tuez la chair.

Et que, demain, on vous emporte
Abattus comme le taureau,
Couchés, dans votre ivresse morte
Sur les planches d'un tombereau;
Qu'une lourde bête de somme,
Conduise alors et traîne l'homme
Jusqu'à la fosse d'un charnier;
Mais, que dans la ville, un poète
Jette un éclat de sa trompette
Et votre jugement dernier:

L'émeute avec ses fusillades,
Le monde avec ses intrigants,
L'hôpital avec ses malades,
Et le bain avec ses brigands,
Ne sont que roses butinées
Dans leurs plus fraîches matinées,
Auprès de ce bal de Paris:
C'est la surface qui repousse.
Quand les hommes sont verts de mousse,

C'est que les hommes sont pourris!

Oh ! qu'une muse en sentinelle
Garde, au moins, d'une nation,
Dans sa conscience éternelle,
L'éternelle indignation;
Ne voyez-vous pas ces infâmes,
Et ce viol public des femmes,
Jouer la foi, la loi, les mœurs
Il ne reste que le poète,
Qui, depuis quarante ans, répète:
Toi, vertu, pleure si je meurs !

IV

Peut-être, en ce moment, vos étoiles sans nombre
Pâlissent, en tremblant, et s'éteignent dans l'ombre .
Là-haut, sur leur prairie en feu,
Comme des fleurs du ciel, que, jalouses entre elles,
Cueillent, avant le jour, des vierges immortelles,
Pour les porter aux pieds de Dieu.

Pendant toute la nuit, on les a laissé faire
Le préfet de Paris ne s'est pas réveillé,
Le ministre du roi ne s'est pas conseillé,
Et nul n'a dit au roi cette importante affaire;

Et ce peuple a vécu six heures, sans soleil,
Sans Dieu sans roi, sans loi sans mœurs, sans cœur sans âme,
Sans qu'un homme fût homme, une femme fût femme.
Et l'histoire jamais, n'a rien vu de pareil;

Et les boulets, si prompts à bondir dans les rues,
Dormaient à l'arsenal! rien n'est tombé du ciel!
Et Dieu n'a pas passé pour me changer en sel !
Et j'ai pu raconter les choses que j'ai vues!

Et comme je sortais, en disant les coquins!
J'ai vu, savez-vous quoi? j'ai vu trente gendarmes
Écartant, sans pitié, des mères dans les larmes,
Et traînant en exil trente républicains!

V

Peut être, en ce moment, vos chèvres plus pesantes
Descendent deux à deux et sont toutes présentes,
Comme les troupeaux du Carmel,
Et le chevreau léger se pend à la mamelle
Où le parfum des fleurs et de l'amour le mêle
Dans le lait comme dans le miel.

O Provence, ô Vaucluse, ô ma verte Arcadie!
O mes premiers soupirs sans doute, et mes derniers.
Je mourrais, je mourrais si vous m'abandonniez!
J'ai le mal du pays, comme une maladie.

Je souffre des amis et des monts et des cieux
Des danses du dimanche et des vertes pelouses
Et j'aime loin de vous, de mille amours jalouses
Qui vivent dans mon cœur autant que dans mes yeux.

Oh! revenez, mes blés, mes soirs, printemps, arômes,
Justine Guéridet, Rose et toutes vos sœurs
Tout l'essaim de seize ans murmurant sur les fleurs
Dans les plus beaux vergers de la terre des hommes.

Et vous, amis si chers et toi mon frère et toi,
Qui dérobez au ciel les amitiés de flamme
Oh! que votre soleil en tombant sur votre âme
Avec tout votre amour rejaillisse vers moi;

Et qu'un ami pieux quelque jour vous rapporte
Le mort et le vivant, cendre ou gloire qu'importe,
Votre poète et votre ami;
Et que pour consoler, alors, ma muse absente
Sa nuit soit éternelle, et son rossignol chante
Dans le vallon de Saint-Remy!

FIN

Paris

J. Hetzel et Paulin, rue de Seine, 33

1840

Du même auteur

Cité des Hommes
Le Camp des Croisés

Sous presse

La Fin de la Comédie ou la Mort de Faust et de Don Juan

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 2000

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Ugueto Giély,
en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.